



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Aboriginal Peoples

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, December 3, 2002

Issue No. 3

Fourth meeting on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

WITNESSES:
(See back cover)

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Peuples autochtones

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Le mardi 3 décembre 2002

Fascicule n° 3

Quatrième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Brenda Robertson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.,	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, P.C.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

ERRATUM

The name of the Honourable Senator Sibbeston was omitted from the list of committee members published in Issue No. 1. As well, the name of the Honourable Senator Rompkey appeared in error in that issue.

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda Robertson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, c.p.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

ERRATUM

Le nom de l'honorable sénateur Sibbeston a été omis de la liste des membres du comité publiée dans le fascicule n° 1. De plus, le nom de l'honorable sénateur Rompkey a été publié dans cette liste par erreur.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, December 3, 2002
(5)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. in room 160-S, Centre Block, the Acting Deputy Chair, the Honourable Terry Stratton presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston, Stratton and Tkachuk (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Tonina Simeone and Mary Hurley; and from Nation Media, Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the Committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From Big Soul Productions:

Laura J. Milliken;
Jennifer Podemski.

Ms. Milliken and Ms. Podemski made an introductory statement, showed video clips, and answered questions.

At 9:30 a.m., it was agreed that the Honourable Senator Pearson take the Chair.

At 11:10 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:**PROCÈS-VERBAL**

OTTAWA, le mardi 3 décembre 2002
(5)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Terry Stratton (*vice-président suppléant*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston, Stratton et Tkachuk (8).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Tonina Simeone et Mary Hurley; et de Nation Media, Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De Big Soul Productions:

Mme Laura J. Milliken;
Mme Jennifer Podemski.

Mme Milliken et Mme Podemski font une déclaration, présentent des bandes vidéo et répondent aux questions.

À 9 h 30, il est convenu que l'honorable sénateur Pearson occupe le fauteuil.

À 11 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, December 3, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Terry Stratton (*Acting Deputy Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Acting Deputy Chairman: Our witnesses today are Ms. Jennifer Podemski and Ms. Laura Milliken from Big Soul Productions.

Ms. Jennifer Podemski, Big Soul Productions: I am co-owner and operator of Big Soul Productions, an Aboriginal-owned and operated production company in Toronto.

Ms. Laura J. Milliken, Big Soul Productions: I am in partnership with Jennifer. I am originally from Kettle and Stony Point Reserve in Southwest Ontario.

Ms. Podemski: Beginning with my background, I was raised in Toronto. My mother is Saulteaux from Muscowpetung First Nation in Saskatchewan and my father is Israeli. I grew up in the suburbs of Toronto, where we were the only native family in the area. Basically, I had to represent my heritage and culture throughout my brutal youth with an alcoholic mother. I was pretty ashamed of my native background.

I was immersed in my culture from both sides, and performing, acting, dancing and theatre saved my life. I became involved in the arts at a young age and pursued them for many years. There are many parallels between my life and Laura's.

Ms. Milliken: My upbringing was similar to Jennifer's. I grew up in Scarborough, Ontario. My family lived in a relatively nice, suburban neighbourhood that was mostly Caucasian. My sister and I were the only native kids in our elementary and high schools.

My father is a product of a residential school. He has been plagued with alcoholism and numerous other residential-school-related problems. He has never recovered from those problems. As a result, we grew up dealing with his problems. However, I was fortunate to have many positive influences in my life, including teachers, art, other people's parents and my mother. My father had some positive influence on me: he is artistically talented and a beautiful person, generally.

I was involved in the arts in my youth. I played the flute for many years and entered drama class when I was in high school. Art saved my life.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 3 décembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05 pour étudier les questions touchant les jeunes Autochtones au Canada et, en particulier, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Terry Stratton (*vice-président suppléant*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le vice-président suppléant: Bonjour. Nous allons entendre aujourd'hui les témoignages de Mme Jennifer Podemski et de Mme Laura Milliken, de Big Soul Productions.

Mme Jennifer Podemski, Big Soul Productions: Je suis copropriétaire et exploitante de Big Soul Productions, maison de production autochtone, à Toronto.

Mme Laura J. Milliken, Big Soul Productions: Je suis partenaire de Jennifer. Je suis originaire de Kettle et de Stony Point Reserve dans le sud-ouest de l'Ontario.

Mme Podemski: Commençons par mes antécédents. Je suis née à Toronto d'une mère Saulteaux de la Première nation Muscowpetung, en Saskatchewan, et d'un père israélien. J'ai grandi en banlieue de Toronto, où nous étions la seule famille autochtone. Simplement dit, la violence de ma jeunesse et l'alcoolisme de ma mère ont donné une image assez négative de mon patrimoine et de ma culture et j'avais honte de mes racines autochtones.

J'ai été immergée dans ma culture maternelle et paternelle, et c'est la danse, le théâtre et les arts qui m'ont sauvé la vie. J'ai commencé à m'intéresser aux arts à un très jeune âge et les ai pratiqués pendant de nombreuses années. Il y a beaucoup de points communs entre ma vie et celle de Laura.

Mme Milliken: Ma jeunesse est semblable à celle de Jennifer. J'ai grandi à Scarborough, en Ontario, où ma famille habitait dans un quartier relativement aisé, en banlieue, peuplé principalement de blancs. Ma soeur et moi étions les seules enfants autochtones à l'école, autant à l'élémentaire qu'au secondaire.

Mon père a fréquenté une école résidentielle et sa vie a été marquée par l'alcoolisme et par de nombreux autres problèmes liés à ce genre d'écoles. Il ne s'en est jamais remis et nous avons donc dû les supporter tout au long de notre enfance et de notre adolescence. J'ai eu la chance cependant de bénéficier de l'influence positive de mes professeurs, de ma mère et des parents des autres, sans parler de l'art en général. Mon père aussi a eu une influence positive sur ma vie: dans le fond, c'est quelqu'un de bien qui possède beaucoup de talents artistiques.

Les arts m'ont beaucoup intéressée dans ma jeunesse. J'ai joué de la flûte pendant de nombreuses années et j'ai pris des cours de théâtre à l'école secondaire; c'est ce qui m'a sauvé la vie.

My father and mother always told us how important it was to sing and to play music. I did not get in touch with my Aboriginal heritage until my late teens, when I started writing, and thus discovering who I was and where I came from.

I had to do that on my own in order to expand on the limited education I got in high school.

Ms. Podemski: I will start with the early beginnings, before I met Ms. Milliken.

To continue on, I believe that education is an important point. Growing up in an urban centre, especially in a place like Toronto, for the most part, I was the only native representative in any given situation. There was a lot of ignorance and racism, due to lack of education, from the rest of my peers.

My Aboriginal ancestry was abandoned when my mother left my family. I was brought back into it when I became a professional actor and started performing. All the roles that I performed were native roles, and I got very much in touch with who I was in the acting community. I was fully immersed in it, which led me to the point where I was making a living as an actor in various film and television efforts from the Canadian perspective.

Dance Me Outside was probably the one that changed it all for me and propelled me into a new place in my career, which then led to *The Rez*. I continued to work as an actor, but I found it very difficult to break out of the constraints and barriers that were put on me by the industry. Working as just an actor was difficult, because I was put in this category of “the native actor.” It was like I was the only one working, which seemed strange.

I often worked on films based on native stories that were written, directed and produced by non-native people, and which were incorrect, derogatory and uninformed. I was often the only native person on a set with a supposedly entirely native cast.

That leads me to being asked to host the Aboriginal Achievement Awards in 1999 in Regina, which I was honoured to do, because John Kimbell from the National Aboriginal Achievement Awards had saved my life many times by helping with funding to pursue my career and goals. That is where I met Ms. Milliken. It was from that point on that my life took on a whole new meaning in terms of being an Aboriginal woman in this country and living towards a greater purpose in using the arts and my background as a filmmaker, performer and, in some ways, an advocate, to create a better life for myself, my future children, grandchildren and the children and grandchildren of people I know.

Ms. Milliken: I echo that. I felt like I was on the verge of something better that would contribute to the greater good when Jennifer and I met, joined forces and decided to take on our important work. I followed a long road to get there. I actually took many turns. I, too, was plagued with many addictions that I have fought very hard to overcome.

Mon père et ma mère nous disaient toujours à quel point il est important de chanter et de jouer des instruments de musique. Je n’ai apprécié mon patrimoine autochtone qu’à la fin de mon adolescence, quand j’ai commencé à écrire et à découvrir qui j’étais et d’où je venais.

J’ai dû le faire toute seule à cause de l’éducation limitée que j’ai reçue à l’école secondaire.

Mme Podemski: Je vais commencer par le tout début, avant que je ne rencontre Mme Milliken.

Je pense aussi que l’éducation est un élément important. J’ai grandi dans un grand centre urbain, Toronto, où j’étais la seule Autochtone, peu importe où j’allais; or, l’ignorance et le racisme étaient monnaie courante de la part de mes pairs, à cause justement de leur manque d’éducation.

J’ai perdu mon patrimoine autochtone quand ma mère nous a abandonnés. Je ne l’ai retrouvé que quand je suis devenue actrice professionnelle. Les rôles qu’on me réservait étaient des rôles d’Autochtones, et j’ai vite appris qui j’étais au sein de la collectivité des acteurs. J’y ai été plongée, tant et si bien que j’ai gagné ma vie en jouant dans des films et des émissions télévisées dans une perspective canadienne.

Dance Me Outside est probablement le projet qui a tout changé pour moi, qui a fait progresser ma carrière et m’a amenée à *The Rez*. J’ai continué à travailler en tant qu’actrice, tout en ayant beaucoup de mal à surmonter les contraintes et obstacles que l’industrie m’imposaient. Être une actrice comme une autre était difficile, puisqu’on m’avait catégorisée comme «l’actrice autochtone». J’avais l’impression d’être la seule sur le marché, ce qui était étrange.

Il m’est souvent arrivé de jouer dans des films inspirés d’histoires autochtones qui étaient écrits, réalisés et produits par des non-Autochtones mal informés, et qui étaient peu représentatifs de la réalité, voire même dénigrants. Il m’est souvent arrivé d’être la seule Autochtone sur le plateau d’un film dont la distribution était censée être entièrement autochtone.

On m’a par la suite demandé d’animer la soirée de remise des prix d’excellence aux Autochtones, à Regina, en 1999, ce qui a été un grand honneur pour moi, parce que John Kimbell, l’un des organisateurs de ces prix, m’a sauvé la vie à plusieurs reprises en finançant ma carrière et en me permettant ainsi d’atteindre mes objectifs. C’est là que j’ai rencontré Mme Milliken et c’est à partir de ce moment que j’ai vraiment commencé à comprendre ce que signifie être une femme autochtone dans ce pays. J’ai trouvé ma raison d’être: me servir des arts et de mes antécédents de cinéaste, actrice et, d’une certaine façon, plaider en faveur d’un monde meilleur pour mes enfants, mes petits-enfants et ceux de mes proches.

Mme Milliken: Je me fais l’écho de ces remarques. Quand Jennifer et moi nous sommes rencontrées, j’ai senti qu’ensemble, nous pourrions faire quelque chose d’important pour le bien de tous. La route a été longue et sinueuse, puisque moi aussi, j’ai connu toutes sortes de dépendances que j’ai surmontées au terme de considérables efforts.

My career started when I was a kid. One of my favourite games was playing “President” with my friends. It was actually “Office,” but I was always the president. I always knew I wanted to get into business. I always knew that I was driven. Our neighbours would look at our family and see my dad, who was visibly native and also drunk. A lot of judgment was cast.

There was a belief that my sister and I would be married off and pregnant by the time we were 16. I am very pleased to have proved them wrong. Everyone in my family now has some kind of post-secondary education. I am happy to have just gotten through that. I am happy with where my life has gone.

I had started with a college education, and journalism was the field. I knew I wanted a voice and I wanted to write. I went to school for three years and received a journalism diploma. I received the Gill Purcell Journalism Scholarship for Native Canadians. I worked at Canadian Press for some time. I then went on to work for *Canadian Business* and *Canadian Profit* magazines at CB Media, which then was part of McLean Hunter and now Rogers. At 26, I became the manager of the promotions and communications department. I was headhunted by John Kimbell to work for him and, as a result, ended up being his associate producer for the National Aboriginal Achievement Awards for two years.

I say I took many twists and turns because those are all very different jobs that I undertook in that time. What was great was that I was introduced to so many different worlds. I realized that the media was a great way to get my message out. It gave me an opportunity to find out more about myself and where I came from.

I was reading a lot of coverage of Aboriginal people and I was influenced by it. I soon came to realize that it was not all true. A lot of it was biased. We were not really hearing the true or accurate stories of Aboriginal people. I wanted to contribute to that.

I also wanted to contribute to a more positive voice, perhaps something inspirational, such as showing our own people that we are doing great things. That is how *The Seventh Generation*, our television series, was born. It is important role modelling. I did not have many positive influences on the Aboriginal side while I was growing up. My main influences were my music teacher and my mother. Although I looked up to my father for being a great artist, musician and a wonderful person, he was plagued with issues. It was very hard for a young person to see past that. I did not understand how. All I saw was what everyone else saw, which was a drunk Indian. It is a tragic thing for a young person to grow up and live with that, and to start to believe the stereotype, especially when it is your own father. I do not any more. At the time, I was ashamed of who I was. Thankfully, that has changed; I love my father. I think it is important to show that. I needed, at the time, to see somebody positive who was a brown-skinned person, a native person.

Ma carrière a commencé quand j'étais enfant. J'adorais jouer à la présidente avec mes amis; le jeu s'appelait en fait «Cabinet», mais j'étais toujours la présidente. J'ai toujours voulu passer à l'action, j'ai toujours été motivée. Les voisins voyaient comment nous vivions et portaient un jugement sur nous — et sur mon père, visiblement Autochtone et saoul.

Tout le monde croyait que ma soeur et moi allions être mariées et enceintes dès l'âge de 16 ans. Je suis très fière d'avoir prouvé le contraire. Tous les membres de ma famille ont fait des études postsecondaires. Je suis contente d'être passée par là, et de ma vie, aujourd'hui.

J'ai commencé par aller à l'université, où j'ai suivi des cours de journalisme. Je savais que je voulais m'exprimer et écrire. J'ai étudié pendant trois ans et obtenu un diplôme en journalisme. J'ai reçu la bourse en journalisme de Gill Purcell pour les Canadiens autochtones. J'ai travaillé à la Presse canadienne pendant quelque temps, puis aux magazines *Canadian Business* et *Canadian Profit* de CB Media, qui appartenait à l'époque à McLean Hunter et aujourd'hui, à Rogers. À 26 ans, je suis devenue gestionnaire du service de la promotion et des communications. John Kimbell m'a alors recrutée comme productrice adjointe des Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones, poste que j'ai occupé pendant deux ans.

J'ai dit plus haut que la route a été sinueuse, vu que tous ces emplois que j'ai occupés à ce moment étaient très différents. Ce qui est formidable, c'est que j'ai pu ainsi connaître des mondes vraiment opposés. J'ai compris que les médias pouvaient me permettre de dire ce que j'avais à dire et j'ai eu ainsi l'occasion de découvrir davantage qui je suis et d'où je viens.

J'ai lu beaucoup de reportages sur les peuples autochtones, ce qui m'a beaucoup influencée. J'ai vite compris qu'ils ne reflétaient pas la réalité, que beaucoup étaient faussés; les histoires qu'ils racontaient n'étaient pas de vraies histoires autochtones et j'ai voulu rectifier les choses.

J'ai voulu aussi jouer un rôle plus positif, voire être une source d'inspiration, en montrant à nos frères et soeurs que nous faisons des choses extraordinaires. C'est ainsi que *The Seventh Generation*, notre série télévisée, est née. Elle offre des modèles de comportement, ce qui est important de mon point de vue; en effet, je n'ai pas subi beaucoup d'influences autochtones positives quand j'étais enfant, à l'exception de mon professeur de musique et de ma mère. Même si je respectais mon père parce que c'était un artiste et un musicien exceptionnel et qu'il était quelqu'un de merveilleux, il connaissait malheureusement énormément de problèmes. C'était très dur pour une jeune personne de dépasser cette réalité et je ne savais pas comment m'y prendre. Je ne voyais que ce que les autres voyaient, soit un Indien saoul. C'est horrible de grandir dans un environnement pareil et d'accepter cette image stéréotypée dès le plus jeune âge, surtout quand il s'agit de son propre père. Je n'y crois plus aujourd'hui, mais à l'époque, j'avais honte de ce que j'étais. Heureusement, tout a changé: j'aime mon père et je pense qu'il est important de le montrer. À l'époque, j'avais besoin d'un modèle positif qui soit un Autochtone à la peau basanée.

That is why Jennifer and I believe so strongly in mentoring and role modelling, and in presenting these incredible Aboriginal youth on television at a national level. Kids watch TV. Let's face it — people recognize those they see on TV. We thought we should be exploiting that, which we are now doing to the best of our ability.

Now I will turn it over to Ms. Podemski to talk about *The Seventh Generation*.

Ms. Podemski: The whole idea is to reinforce images, at both a national and, hopefully, international level, of native people that are not just based on the way people think we look. The idea of saying: "I have light skin and brown hair, and I look like what some people would think of as Asian, but I am a native person of this ancestry. I want to represent who I am and where I am from. I do not represent everyone."

The idea is to take people from across the country, urban, rural, from the reservations, from the small communities, the big city and everywhere else, who look different, who are all native and all dealing with the same identity issues as I am. Whether you are dark or light, have curly hair or blue eyes, whatever it is, we all have the same issues; we come from the same places, the same parents, the same kinds of people and the same cultures.

The idea that Laura and I came up with, which we later called *The Seventh Generation*, was to create some sort of platform, which became a television series, where young native people could speak their minds, talk about who they are, where they come from and the things they have struggled against from the time they were born.

These are the barriers that they have overcome, the racism and the systemic adversity, to become successful doctors, cultural leaders, athletes, actors, musicians, lawyers and so forth, and show the rest of Canada that we are here and these are the kinds of things we are doing. We are not just what you read in the *National Post*. We are not just what you read in the *Toronto Star*. Most people writing these articles are not even native. It makes a big difference when the perspective is coming from a native person, because it is educated and influenced by the community. It may not always be something we agree with, but we believe it is time to start having our own voice and representing who we are from our own perspective. In our television series, *The Seventh Generation*, we decided from our first year and moment of meeting that we needed to have everyone's voice. We need to show everyone, from someone who has grown up in a completely Cree background, learning and knowing the language, knowing grandparents, living on the reserve and experiencing that sort of life, to the person who has grown up in the city, a brown person in an adopted family, not knowing who they are but knowing there is something deeper there. We need to explore all of those stories and encourage young people who, like Laura and myself, were not seeing anything. We had nothing to fall back on, no role

C'est pourquoi Jennifer et moi attachons tant d'importance au mentorat et aux modèles de comportement, et que nous donnons l'occasion à ces incroyables jeunes Autochtones de jouer à la télé devant le pays entier. Les enfants regardent la télévision et franchement, les gens reconnaissent ceux qu'ils voient à la télé. Nous avons pensé qu'il serait bon d'en tirer parti, ce que nous faisons aujourd'hui du mieux que nous le pouvons.

Je vais maintenant céder la parole à Mme Podemski qui va vous parler de *The Seventh Generation*.

Mme Podemski: Il s'agit essentiellement de revaloriser l'image, autant à l'échelle nationale qu'internationale — c'est du moins ce que nous espérons — des peuples autochtones, pour dépasser en fait celle que les autres se font en général de nous. Nous voulons dire: «J'ai la peau claire et les cheveux bruns, et même si la plupart des gens pensent que je suis asiatique, je suis en fait d'ascendance autochtone. Je veux représenter qui je suis et d'où je viens. Je ne représente pas tout le monde.»

Nous voulons représenter des gens du pays entier, des milieux urbains et ruraux, des réserves, des petites collectivités, des grandes villes, etc., qui n'ont pas l'air semblable, mais qui sont tous autochtones et font face aux mêmes problèmes d'identité que moi. Que vous ayez la peau claire ou foncée, les cheveux frisés ou les yeux bleus, peu importe, nos problèmes sont les mêmes; nous venons des mêmes endroits, des mêmes parents, des mêmes peuples et des mêmes cultures.

Laura et moi avons imaginé créer un genre de plate-forme, qui est devenue une série télévisée que nous avons appelée par la suite *The Seventh Generation*, où les jeunes Autochtones peuvent s'exprimer, parler de leur réalité, de leurs origines et des obstacles qu'ils doivent surmonter depuis leur naissance.

Ces obstacles, comme le racisme et l'adversité générale, ils les ont surmontés, ce qui leur a permis de devenir médecins, chefs de file dans le domaine de la culture, athlètes, acteurs, musiciens, avocats accomplis, etc. et de montrer au reste du pays qu'ils sont là et qu'ils accomplissent ce genre de choses. Nous ne sommes pas seulement ce que vous lisez dans le *National Post*, ou le *Toronto Star*: la plupart de ces journalistes ne sont même pas autochtones; c'est tout autre chose lorsque ce sont des Autochtones qui s'expriment, même si nous ne sommes pas toujours d'accord; nous estimons toutefois qu'il est temps de nous faire entendre et de dire qui nous sommes, de notre propre point de vue. Dans notre série télévisée, *The Seventh Generation*, nous avons décidé dès notre première année et notre première rencontre qu'il fallait entendre le point de vue de tout un chacun, qu'il s'agisse de celui qui a grandi dans le milieu Cri, qui connaît ou apprend la langue, qui connaît ses grands-parents, qui vit dans la réserve et connaît ce style de vie, ou qu'il s'agisse du citadin, de celui à la peau brune qui a été adopté, sans savoir qui il est vraiment, mais qui sait qu'il y a autre chose que ce que lui présente la réalité. Il faut explorer toutes ces histoires et encourager les jeunes qui, comme Laura et moi-même, ne voyaient rien. Nous n'avions aucun appui, aucun modèle et aucun soutien des médias. Nous n'avions que l'image de nous-

models or reinforcement in the media. We had nothing but our images there in front of us, our parents to be ashamed of. We are lucky now to have things like APTN and other platforms that are reinforcing those images.

Out of conversations like that came the idea for *The Seventh Generation*, a 13-part television series we produce, write, direct, shoot, host and facilitate in every way. Our pilot episode in 1999 was a labour of love. To give you an anecdote before we show you the clip, our first experiences with *The Seventh Generation* were very difficult because no one seemed to believe in it as much as we did. We had a difficult time convincing people that this was a viable, marketable product from an industry perspective. We had a difficult time soliciting support from the communities, because there are different mandates than supporting youth in this crazy media type of way. We had a really difficult struggle getting our first pilot episode made. What finally happened was, APTN took an interest and provided a little financial support that went a long way. We were able to get Adam Beach, the biggest native celebrity you can find, Ryan Black, who at the time was on *The Rez* and was both exciting and excitable, and my sister, Tamara Podemski, the only native person on Broadway in the musical *Rent*. The three of them were in our pilot episode and we had them doing grip, gaffing, lighting, putting up walls, construction and driving. We were doing everything; we had these people who believed so much in this project.

From that, we got our first episode and were able to take it around and say, "Look, we did it, and this is what it will look like. You said that we could not do it, that it could not happen and it is not viable." That led to our 13-part series, which we will get into after we show our first clip of *The Seventh Generation* and a collection of people we have profiled over the past three years. I hope you enjoy it.

(Video presentation)

Ms. Milliken: That was just a short clip out of the hundreds of hours of footage produced over seasons one and two. Our third season will begin January 2003. To date, we have profiled 91 Aboriginal youth achievers on our show. They range from doctors, to traditional hoop dancers, to actors, to musicians. We are pleased to tell you that we undertake every possible effort to ensure that we represent a cross-section of education and career sectors. We also try, to the best of our ability, to represent First Nations, Inuit and Metis youth. That is also important to us.

I almost cried actually during that video because the production has been an emotional ride. It never ceases to amaze me how incredible those 91 youth are; and there are many more out there. I want to touch on how we made the show. We employed a new kind of software technology called "Final Cut Pro." When we began three-and-one-half years ago, people would ask what we were talking about, because it was so new. Now we use Final Cut Pro 3. We also use desktop computers and laptops. We do not have million-dollar edit suites, but rather it is all done

mêmes et de nos parents qui nous faisaient honte. Heureusement, nous disposons aujourd'hui de réseaux télévisés comme APTN et autres, qui revalorisent cette image.

C'est en abordant tous ces sujets que l'idée nous est venue de créer *The Seventh Generation*, série télévisée en 13 parties que nous produisons, écrivons, réalisons, filmons et animons. L'épisode pilote de 1999 est le fruit d'un travail accompli par amour. Permettez-moi de vous raconter une anecdote avant de vous montrer notre vidéoclip: nos premières expériences avec *The Seventh Generation* ont été ardues parce que personne n'y croyait autant que nous. Nous avons eu du mal à convaincre l'industrie que ce projet était viable et commercialisable. Nous avons eu du mal à obtenir l'appui des collectivités, qui avaient d'autres priorités que de soutenir des jeunes et leurs idées folles. Nous avons vraiment eu beaucoup de mal à produire notre premier épisode. En fin de compte, APTN s'est intéressé à notre projet et nous a donné le coup de pouce financier qui a tout changé. Nous avons pu recruter Adam Beach, la plus grande personnalité autochtone au monde, Ryan Black, qui à l'époque apparaissait dans *The Rez* et qui était à la fois passionnant et passionné, et ma soeur, Tamara Podemski, la seule Autochtone jouant dans la comédie musicale *Rent*, sur Broadway. Tous les trois figuraient dans notre pilote, et ils ont servi de machinistes, d'électriciens, de monteurs, d'éclairagistes, de chauffeurs, etc. Nous avons tout fait grâce à ces gens qui nous ont fait entièrement confiance.

Nous avons alors terminé notre premier épisode, ce qui nous a permis de dire: «Regardez, nous avons réussi et en voilà le résultat. Vous aviez dit que nous ne réussirions pas, que c'était impossible et non viable.» Nous avons ensuite réalisé notre série en 13 parties dont nous allons vous parler un peu plus, après vous avoir montré notre premier vidéoclip *The Seventh Generation*, et après vous avoir présenté ceux que nous avons mis en vedette ces trois dernières années. J'espère que vous l'apprécierez.

(Présentation vidéo)

Mme Milliken: Ce n'est qu'un court vidéoclip des centaines d'heures de métrage produit au cours des saisons un et deux; notre troisième saison va commencer en janvier 2003. Jusqu'à présent, nous avons mis en vedette 91 jeunes Autochtones qui ont réussi et qui sont des médecins, des participants de la danse du cerceau, des acteurs, des musiciens. Nous avons le plaisir de vous dire que nous faisons tous les efforts possibles pour représenter un échantillon de tous les secteurs de l'éducation et des carrières. Nous essayons également, dans la mesure de nos moyens, de représenter des jeunes des Premières nations, des Inuits et des Métis, car c'est également important de notre point de vue.

J'ai en fait pratiquement pleuré au cours de cette vidéo, étant donné que nous avons vécu des moments d'émotion intense au cours de la production. Je n'en reviens toujours pas des qualités incroyables de ces 91 jeunes; il y en a d'ailleurs bien d'autres dans le pays. J'aimerais vous parler de la mise au point de l'émission. Nous avons utilisé un nouveau genre de logiciel, le «Final Cut Pro» et à nos débuts, il y a trois ans et demi, les gens ne savaient pas de quoi il s'agissait, car c'était très nouveau. Maintenant, nous utilisons la version 3 de Final Cut Pro et nous avons

in our office. Many people wondered how we could use an unexplored technology to make a 13-part series for television. We had to struggle through the infancy of Final Cut Pro and work out all of the problems. I think we came out triumphant, because our show rivalled any other shows on the network. We also did our own French version for season one and our own closed captioning for all three seasons.

Season one can be seen on the Saskatchewan Communications Network, on ACCESS Network in Alberta and on Canadian Learning Television. Season two can be seen on the Aboriginal Peoples Television Network, or APTN, ACCESS Network and Canadian Learning Television. Thus far, APTN is our only broadcaster for season three, but we are confident that it will be on the other networks as well. We were able to do this fairly cheaply compared to any other 13-part series. We were fortunate to have the support of Indian and Northern Affairs Canada, the Department of National Defence, Justice Canada, the Solicitor General, Health Canada, Corrections Canada, Natural Resources Canada and the Federal Interlocutor for Metis and Non-Status Indians. We had a great deal of support in the first and second seasons, which made this possible. We were not so fortunate in the third season, so we had to become inventive.

Hopefully, we will regain that original support for season four because this show does have an impact on youth. That is evident when we go out to the communities and meet youth who are excited to have *The Seventh Generation* there. People are beginning to recognize us in the communities as part of Big Soul Productions or *The Seventh Generation*. Ms. Podemski is happy to be recognized as Jennifer, the host from *The Seventh Generation*, rather than as "Sadie" from *The Rez*.

We will be trying to get a fourth season started. Until then, we have season three for you to enjoy.

Ms. Podemski: I will explain a little about *The Seventh Generation*, which propelled us to open a production company. We made the commitment during the summer that we came up with the idea for *The Seventh Generation* to start a production company and to become a permanent fixture in the television and film industry. We decided that we wanted to not only represent native people, but also to infiltrate the industry and become a presence, doing mainstream and important work that is reflective of our culture. We also wanted to just be there — to be available. We also wanted to make risky choices by producing television content that is unconventional in its casting choices, in its story lines from the communities and in its selection of a fully native production team, from the writer on up. That was our mandate.

également des ordinateurs de bureau et des ordinateurs portatifs. Nous n'avons pas de salles de montage de millions de dollars, mais travaillons dans notre propre bureau. Beaucoup se sont demandé comment nous pouvions utiliser une technologie encore toute nouvelle pour réaliser une série télévisée en 13 parties; il est vrai que nous avons dû régler tous les problèmes posés par ce Final Cut Pro, tout nouveau, mais nous avons gagné, puisque notre émission rivalise avec d'autres du réseau. Nous avons également réalisé notre propre version française pour la saison un, ainsi que le sous-titrage codé pour malentendants pour les trois saisons.

La saison un peut être visionnée sur Saskatchewan Communications Network, ACCESS Network, en Alberta, ainsi que sur la Canadian Learning Television. La saison deux peut être visionnée sur Aboriginal Peoples Television Network, ou APTN, ACCESS Network et Canadian Learning Television. Jusqu'à présent, APTN est notre seul diffuseur pour la saison trois, mais nous sommes confiantes que d'autres réseaux s'y intéresseront également. Nous avons pu réaliser la saison trois à peu de frais par rapport à n'importe quelle autre série en 13 parties, car nous avons eu la chance de bénéficier de l'appui du ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada, du ministère de la Défense nationale, de Justice Canada, du Solliciteur général, de Santé Canada, du Service correctionnel du Canada, de Ressources naturelles Canada et de l'interlocuteur fédéral auprès des Métis et des Indiens non inscrits. Nous avons reçu énormément d'appui pour les deux premières saisons, mais nous n'avons pas eu cette chance pour la troisième, si bien qu'il a fallu faire preuve d'imagination.

Nous espérons obtenir de nouveau pareil soutien pour la saison quatre, car cette émission a un impact sur les jeunes; c'est ce qui ressort clairement de nos rencontres avec des jeunes des collectivités qui sont enchantés de pouvoir suivre *The Seventh Generation*. Il y a des gens dans les collectivités qui commencent à savoir que nous faisons partie de Big Soul Productions pour *The Seventh Generation*. Mme Podemski est heureuse d'être connue comme Jennifer, animatrice de *The Seventh Generation*, plutôt que comme «Sadie» de *The Rez*.

Nous allons essayer d'entamer une quatrième saison; en attendant, vous pouvez suivre la saison trois.

Mme Podemski: Voici quelques explications au sujet de *The Seventh Generation*, qui nous a incitées à créer une société de production. Au cours de l'été où nous avons eu l'idée de *The Seventh Generation*, nous nous étions engagées à le faire et à devenir un élément immuable de l'industrie de la télévision et du cinéma. Nous avons décidé non seulement de représenter des Autochtones, mais aussi d'infiltrer l'industrie et d'imposer notre présence, en faisant du travail important, destiné à la population en général et qui reflète notre culture. Nous voulions également être là, être disponibles. Nous voulions prendre des risques en produisant des émissions de télévision non conventionnelles en matière de distribution, de trame de l'histoire puisée au sein des collectivités, ainsi qu'en réunissant une équipe de production entièrement autochtone, à partir du scénariste jusqu'aux acteurs. Tel était notre mandat.

Big Soul Productions is a fully functional production house. We conceive ideas, produce creatively and adopt all the necessary roles to make it happen. We have had many struggles throughout the last three-and-one-half years just to stay alive, but we do have a purpose: to continue to produce programs such as *The Seventh Generation*. We have done many other shows. *Into the Music* was a 13-part series on Aboriginal musicians, and we have done documentaries and promotional videos. We want to represent ourselves as strong, educated producers, not just as owners of a native production company. That is the direction in which we want to grow; we want to eliminate the constraints that we put on ourselves.

To be able to walk out and no longer say, "I am a Native producer," or I am a Native actor." You have to get rid of those constraints and say, "I am a producer, and this is what I produce," and start thinking bigger, brighter and better and about being a permanent fixture in the industry.

Our other mandate is to train youth. It is most incredible to us that we can walk into our office and everyone there is a young native person who is dedicated to becoming an active part of the film industry. These people work every day to learn something new. The youth who appeared in that piece you just saw has been with us for a year. That is the first piece that he has edited. We are proud of that, because we have been working to develop his career as an editor. That is one example. Everyone in our office has a long success story, a long story of how they got to work with Big Soul Productions and the process they went through since they have been with us.

There are many unsuccessful stories. People think the film industry is an exciting and glamorous place to be all the time, but it is hard work. What we are doing is grassroots. We are not able to make a lot of money because our content is not mainstream. In the industry, it is very difficult to prove yourself as a viable, marketable product when you have native people in your product. We have heard everything. We have heard that people will not want to watch this because it is not native enough. Who is determining what is native enough? Who makes the rule that *Buckskin* is native content? We want to change that. We want to change how the industry and the world see natives and start to be proud of the kinds of jobs that we are taking on. We want to make kids proud of who they are. We want, ideally, to reinforce those images in a positive way, so that kids can wake up every day and feel strong and proud of being a native person, no matter what they look like or where they come from. We want them to know they have a bright future ahead of them.

As you saw in our "Resource Minute," that is also important to us. It is what we can do for the youth whom we cannot train personally. We can say, "Look, there are thousands of programs out there. There are so many programs, resources, scholarships and funding available for you to go to school to become what you want, to go on internships, to travel the world and to continue your education. There are mentors available." We need to give the kids that information, because almost everywhere we go — and

Big Soul Productions est une maison de production à part entière: nous concevons les idées, assurons la production et créons tous les rôles. Nous avons dû nous débattre au cours des trois années et demie passées, ne serait-ce que pour survivre, mais nous poursuivons un objectif: continuer à produire des émissions comme *The Seventh Generation*. Nous avons bien d'autres émissions à notre actif: *Into the Music* est une série en 13 parties sur les musiciens autochtones; nous avons également réalisé des documentaires et des vidéos de promotion. Nous voulons passer pour des producteurs forts, éduqués, et non pas seulement pour des propriétaires d'une société autochtone de production. C'est la direction dans laquelle nous voulons aller, nous voulons éliminer les obstacles que nous nous imposons à nous-mêmes.

Nous voulons ne plus avoir à dire: «Je suis un producteur autochtone,» ou «je suis un acteur autochtone.» Il faut se débarrasser de ces contraintes et dire: «Je suis producteur et voilà ce que je produis,» et commencer à avoir de grandes idées nouvelles et à vouloir faire partie du paysage de l'industrie.

La formation des jeunes est notre deuxième mandat. Il nous paraît quasiment incroyable d'avoir dans notre bureau des jeunes autochtones qui veulent se consacrer au cinéma. Le jeune monteur de ce vidéoclip que vous venez juste de voir est avec nous depuis un an et il s'agit de son premier montage. Nous en sommes fiers, car nous cherchons à le former comme monteur. C'est un exemple parmi tant d'autres, puisque tous ceux qui travaillent avec nous cherchent depuis longtemps à se joindre à l'équipe de Big Soul Productions et ne cessent de progresser depuis qu'ils sont avec nous.

Il y a bien sûr beaucoup d'échecs. On a tendance à croire que l'industrie du cinéma est fascinante et prestigieuse, mais c'est un travail ardu. Nous intervenons au niveau local et nous ne pouvons pas faire beaucoup d'argent, car notre contenu n'est pas grand public. Dans l'industrie, il est très difficile de prouver que notre produit, où l'on retrouve des Autochtones, est viable et peut être commercialisé. Il n'y a rien que nous n'ayons entendu: certains refusent de regarder notre émission sous prétexte qu'elle n'est pas assez autochtone. Qui décide ce qui est suffisamment autochtone? Qui décide que *Buckskin* doit être du contenu autochtone? Nous voulons changer les choses, changer la façon dont l'industrie et le monde voient les Autochtones et commencer à tirer fierté du genre de travail que nous entreprenons. Nous voulons que les jeunes soient fiers de leur héritage et voulons, idéalement, renforcer ces images de manière positive, afin qu'ils puissent chaque jour se sentir forts et fiers d'être Autochtones, indépendamment de leur apparence ou de leur origine. Nous voulons qu'ils sachent qu'ils ont un brillant avenir devant eux.

Ce que nous faisons dans notre «Info-ressources,» est également important, puisqu'il s'agit de viser les jeunes que nous ne pouvons pas former personnellement. Nous pouvons alors leur dire: «Il existe des milliers de programmes, vous avez accès à tant de programmes, de ressources, de bourses et de fonds pour aller à l'école et devenir ce que vous voulez, faire des stages, voyager dans le monde entier et poursuivre vos études. Vous pouvez avoir des mentors aussi.» Il faut donner aux jeunes cette

we travel to so many communities. In any given year, we will travel to up to 100 communities, maybe more — we hear the same thing: “We did not know those programs existed. There is nothing here that provides those resources to us. There is nothing for us. We did not know that we could be that. We did not know. We did not know.” The alarms are ringing in our heads as to why. The question is why? It is what we ask ourselves every time we are together. Why is it this way? We need to do our part in providing the information and the resources.

That is what we want Big Soul Productions to be. We want to be a production company in the mainstream industry, of which we are just scratching the surface. We want to be a training body or mechanism that gives Aboriginal youth the opportunity to join this medium, because there are hardly any native people in the film industry, yet there are so many stories told and images sold relating to them. It really has come to the most ridiculous situation when the unions have no Aboriginal representation, and we want to change that. We want to change the representation at the film festivals. The native forums at film festivals should not take place before the actual film festival starts. They should not marginalize us, put us to the side and set up a function for native people just because they feel they are responsible for doing that.

We want to change the climate of the industry by putting native people in the creative positions and the power positions, like producers. There is no reason why Ms. Milliken and I should be two of a select group of native producers in North America.

That leads me to one of our dilemmas. You cannot be a full-time advocacy group and full-time production company. It is very hard. We work very long hours, and we do a lot of crying because it is emotional work. We are just trying to scratch the surface and do what we want and love while at the same time affecting young people, trying to make them proud of who they are, so they do not have to feel the way we did, as ashamed as we and our parents did.

Ms. Milliken: That brings us to *RepREZentin'*. We knew, once we were doing *The Seventh Generation* and it started to catch on, that Big Soul Productions was in with the youth. We told them, “We know who you are and we know the work you are doing. We think you are great. We want to support and promote you.” However, that is not really our job. A lot of youth started coming to us saying, “How can you help me? How do I get into acting?” We heard that question so often.

We came up with a concept. We call it *RepREZentin'*. We wanted a hip title. Kids are using that term these days, I believe. We call it *RepREZentin'* with R-E-Z in the middle of the word. The original intention was to undertake this project on reserve, but it has since become both an on-reserve and off-reserve project, which we will get into later. *RepREZentin'* is a training project in

information, car presque partout où nous allons — et nous nous rendons dans beaucoup de collectivités, dans une centaine, si pas plus, chaque année — et nous entendons toujours le même refrain: «Nous ne savions pas que ces programmes existaient, rien ici ne nous permet d'avoir accès à ces ressources, nous ne savions pas cela était possible, nous ne le savions pas.» Nous nous demandons pourquoi et ce, chaque fois que nous nous rencontrons. Pourquoi est-ce ainsi? Nous devons faire notre part et fournir l'information ainsi que les ressources.

C'est ce que nous recherchons pour Big Soul Productions. Nous voulons être une société de production de l'industrie grand public, que nous ne faisons qu'effleurer pour l'instant; nous voulons être un organisme ou un mécanisme de formation qui offre aux jeunes Autochtones la possibilité d'entrer dans l'industrie du cinéma, puisque très peu d'Autochtones y sont présents, alors que beaucoup d'histoires et d'images sont vendues à leur sujet. Le plus ridicule, c'est que les syndicats n'ont aucun représentant autochtone; nous voulons changer les choses, comme nous voulons modifier la représentation aux festivals du cinéma. Les forums autochtones aux festivals ne devraient pas avoir lieu avant le début des festivals. Il ne faudrait pas nous marginaliser, ni nous mettre de côté pour créer quelque chose pour les Autochtones uniquement, sous prétexte qu'on se sent responsable à cet égard.

Nous voulons changer le climat de l'industrie en plaçant des Autochtones dans des postes de création et de pouvoir, comme des postes de producteurs. Je ne vois pas pourquoi Mme Milliken et moi-même devrions faire partie d'un groupe élu de producteurs autochtones en Amérique du Nord.

J'en arrive ainsi à l'un de nos dilemmes. On ne peut pas être à la fois un groupe de revendication et une société de production à plein temps. C'est très difficile. Nous travaillons de très longues heures et nous pleurons beaucoup, car ce que nous faisons est chargé d'émotion. Nous ne faisons que commencer à faire ce que nous voulons et ce que nous aimons, tout en essayant en même temps d'avoir une influence sur les jeunes, de les rendre fiers de leur identité pour qu'ils n'aient pas à se sentir comme nous nous sentions dans le passé, pour qu'ils n'aient pas honte, comme nous-mêmes et nos parents.

Mme Milliken: Cela nous amène à parler de *RepREZentin'*. Dès que notre émission *The Seventh Generation* a commencé à avoir du succès, nous avons su que Big Soul Productions était destinée aux jeunes. Nous leur avons dit: «Nous savons qui vous êtes et nous savons le travail que vous faites. Vous êtes formidables et nous voulons vous appuyer et vous faire connaître.» Toutefois, ce n'est pas véritablement notre travail. Beaucoup de jeunes ont commencé à venir nous demander: «Comment pouvez-vous m'aider? Comment puis-je devenir acteur?» Cette question nous est très souvent posée.

Nous avons alors défini un concept que nous appelons *RepREZentin'*. Nous cherchions un titre accrocheur et je crois qu'il appartient au vocabulaire des jeunes. Le mot *RepREZentin'* contient les lettres R-E-Z. À l'origine, ce projet était destiné aux réserves, mais on le retrouve maintenant à l'extérieur également; nous allons en parler un peu plus tard. *RepREZentin'* est un projet

which we go into a community or an urban centre and audition and interview all Aboriginal youth between the ages of 13 and 30 years old.

We will accept up to 50 participants into the program. We have them perform on the show as well as all functions behind the camera: grips, gaffers, directors' assistants and producers' assistants. Whatever we can teach them to do on the set or in the process of making a half-hour film, they will be a part of it.

We come up with the story by interviewing the youth to find out what is relevant to them, what is going on in their community, "Tell us about yourself and what you would like to see represented in a half-hour drama about you. This is your chance to say what you would like to say in a dramatic format." This works. Kids say, "Wow, I watch *The Rez*. I never thought I would be starring in a nationally televised drama."

Most people told us that this could not be done. We were told a thousand times, "You guys are crazy. You are insane. You are talking about doing a half-hour drama on digital video with completely inexperienced youth actors. This cannot be done. We are not going to buy this. It is not viable."

We made the first one in my community. It was a pilot project for *RepREZentin'*. We had 50 youth participants. It cost \$25,000 to make in total, and all the kids got paid for their time. That is an important thing. We not only train them for a week or 10 days, we also employ them, because they are an important part of the production team. That is important for them to know in order to feel valued.

We pay them for that and provide them with resources. We give them all of the information that they may want to go forward with this type of career afterwards, a binder full of resources for the film industry, a binder full of resources about clinics and addictions counsellors in their area, places they can go and the kids' help phone number. We are not there to counsel them. However, during the process of the pilot program at Kettle Point, we started to realize we were responsible for 50 youth.

Are we in over our heads? An important part of this is that we take in Aboriginal mentors in filmmaking. We have native grips, native gaffers, native directors, native writers, native acting coaches and native makeup artists. They ask if we work on big movies. They can say, "I have someone to look up to now; I want to work as a gaffer on Jackie Chan's next movie." That is exciting for them, too.

I had a moment in Kettle Point during our first one, when I had given one of the youth a hug and said, "This is your morning hug." Youth started coming up to me later in the day and said, "This is your noon hug, Laura," "How about your six o'clock hug, Laura?"

de formation qui permet, dans une collectivité ou dans un centre urbain, de faire faire des bouts d'essai à tous les jeunes Autochtones de 13 à 30 ans et de les interviewer.

Cinquante participants au maximum sont acceptés dans ce programme. Nous leur demandons de jouer dans le cadre de l'émission ainsi que de travailler derrière la caméra comme machinistes, électriciens, réalisateurs adjoints et producteurs adjoints. Ils participent entièrement à tous les aspects du travail sur le plateau ou au processus de la réalisation d'un film d'une demi-heure.

Nous décidons de l'histoire en interviewant les jeunes pour savoir ce qui est important pour eux, ce qui se passe dans leur collectivité: «Parles-nous de toi et de ce que tu voudrais voir dans une dramatique d'une demi-heure à ton sujet. C'est l'occasion pour toi de dire ce que tu veux dans le cadre d'une émission dramatique.» Tout marche bien. Les jeunes disent: «C'est formidable, je regarde *The Rez*. Je n'aurais jamais cru pouvoir jouer dans une dramatique télévisée à l'échelle nationale.»

La plupart des gens nous avaient dit qu'un tel projet était irréalisable. On nous a dit des milliers de fois: «Vous êtes complètement folles, vous voulez filmer une dramatique d'une demi-heure en vidéo numérique avec de jeunes acteurs complètement inexpérimentés. C'est impossible, ce n'est pas viable.»

La première dramatique a été filmée dans ma collectivité; c'était un projet pilote pour *RepREZentin'*. Nous avons eu 50 jeunes participants et le tout a coûté 25 000 \$; nous avons payé tous les jeunes, ce qui est important. Non seulement nous les formons pendant une semaine ou dix jours, mais nous les employons aussi, car ils représentent un maillon important de l'équipe de production; il est important qu'ils le sachent pour se sentir valorisés.

Nous les payons et nous leur fournissons des ressources; nous leur donnons toutes les informations dont ils pourraient avoir besoin pour poursuivre ce genre de carrière par la suite, nous leur remettons un classeur plein de documentation sur l'industrie du cinéma, sur les cliniques et les conseillers en toxicomanie dans leur région, les endroits où ils peuvent aller ainsi que les numéros de lignes d'aide. Nous ne sommes pourtant pas là pour les conseiller; toutefois, au cours du programme pilote à Kettle Point, nous avons soudain réalisé que nous étions responsables de 50 jeunes.

Sommes-nous complètement dépassées? Nous avons des mentors autochtones pour la réalisation de films, ce qui est important. Nous avons des machinistes, des électriciens, des directeurs, des scénaristes, des entraîneurs d'interprétation et des maquilleurs autochtones. Ils nous demandent si nous travaillons pour de grands films. Ils peuvent dire: «Je connais quelqu'un dont je peux suivre l'exemple, je veux travailler comme machiniste pour le prochain film de Jackie Chan». C'est excitant pour eux également.

Pendant le premier projet, à Kettle Point, un jeune m'a serrée dans ses bras en disant: «C'est pour te dire bonjour». Plus tard dans la journée, il m'a dit «Je te serre dans mes bras, Laura, parce que c'est midi.» «Pourquoi ne pas recommencer ce soir, Laura?»

By the end, we were having hugs every hour. We had kids who could not leave the production office. They wanted to have somewhere to go and they were not doing much, just sitting around talking, listening to music and watching our show on VHS while we were busy on the set.

Film is a game of “hurry up and wait.” There was a lot of down time for them to just talk. There were kids who had not spoken to each other in years. Kids who thought they hated each other became friends again on the set. That showed the dynamics of teamwork, self-esteem and media empowerment. We had them build their own set and employed people from the community to make the food. We pay for services from the community wherever we can. It is not always possible. We do whatever we can to inject our money into their economy.

While the kids were getting a lot of out of the experience, so were we. We started to realize there were bigger issues at play that perhaps we could not cope with. We were taking on very serious subject matter with our scripts. We are not talking about being late for school. We are talking about Aboriginal youth issues, and we found that a lot of them are the same, from the West Coast to the East Coast to the North. Aboriginal youth have a unique set of issues to deal with that not everyone understands. We did not know how to deal with them, except to provide them with people they could look up to and an interesting and stimulating environment in which they could flourish — something artistic, something fun and energetic and something that would reach them. In the first episode, we used all rap music, street sounds and hip-hop and they responded to that. They responded to the story and its harsh language. They responded to our approach. They responded to us all being young native people. It was a formula in which we found we were on to something great. It is not like you can take any kid and put them into a system that is created for everyone and expect them to survive. A kid from Kettle Point going to school in Forest may not work. A lot of these kids need to be eased into this completely different world, the culture shock and racist remarks they have to deal with, the misunderstanding of their culture and the lack of resources available to them. Who can I talk to who will understand if I am a native kid in a school away from my community? I talk to adults who left the reserve, went to a university and said the only place they felt comfortable was the First Nations house, because they could talk to people they could relate to and understand. It is a difficult transition, even for kids going to high school. I do not have the numbers, but the Aboriginal youth dropout rate from secondary school is extraordinary.

We felt that we were really on to something, and if we could not keep them in school, if they did not go on to take a job in film or even go on to university to study film or television, they have had a chance to feel great about themselves. They have had a

À la fin du projet, nous nous serrions dans les bras l'un de l'autre toutes les heures. Certains jeunes ne pouvaient quitter le bureau de la production, ils restaient là, sans faire grand-chose, parlaient, écoutaient de la musique et regardaient notre émission sur l'écran vidéo pendant que nous travaillions sur le plateau.

Le cinéma est un milieu où il faut constamment se hâter, puis attendre. Les jeunes avaient beaucoup de temps d'arrêt, ce qui leur permettait de parler, alors que certains ne s'étaient pas adressé la parole depuis des années; certains qui croyaient se détester sont redevenus amis sur le plateau. Le projet leur a montré la dynamique du travail d'équipe, l'estime de soi et le renforcement de l'autonomie grâce aux médias. Nous leur avons demandé de construire leur propre plateau et d'employer des gens de la collectivité pour les repas. Nous payons les services de la collectivité chaque fois que nous le pouvons, mais ce n'est pas toujours possible. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour injecter de l'argent dans leur économie.

Les jeunes, tout comme nous, ont ainsi acquis de l'expérience. Nous avons commencé à comprendre que les problèmes en jeu étaient peut-être plus profonds et que nous ne pouvions peut-être pas les résoudre. Nos scripts traitaient de sujets très graves, non pas de retards à l'école, mais plutôt de questions propres aux jeunes Autochtones; nous avons découvert que beaucoup de ces questions se posent partout, sur la côte Ouest, sur la côte Est et dans le Nord. Les jeunes Autochtones sont confrontés à des problèmes bien particuliers qui ne sont pas à la portée de tous. Nous ne savions pas comment les régler, si ce n'est qu'en leur faisant connaître des gens qu'ils pouvaient admirer et en leur offrant un milieu intéressant et stimulant dans lequel ils pouvaient s'épanouir — quelque chose d'artistique, d'amusant et d'énergique, qui pouvait les toucher. Dans le premier épisode, nous avons utilisé de la musique rap, des bruits de la rue et du hip-hop et ils y ont bien réagi, tout comme à l'histoire et à son langage cru. Ils ont bien réagi à notre approche et étaient heureux de voir que nous étions tous de jeunes Autochtones. Cette formule nous a permis de découvrir que nous étions sur une piste intéressante. En effet, il ne s'agit pas d'implanter n'importe quel jeune dans un système universel et s'attendre à ce qu'il survive. Envoyer un jeune de Kettle Point à Forest risque de ne pas donner de bons résultats; en effet, beaucoup de ces jeunes doivent se familiariser progressivement avec ce monde entièrement différent, s'habituer au choc culturel et au racisme dont ils font l'objet, se faire à l'idée que leur culture est mal comprise et qu'ils ne disposent pas des ressources voulues. À qui puis-je m'adresser — et qui me comprenne — si je suis un jeune Autochtone dans une école située loin de ma collectivité? Je parle à des adultes qui ont quitté la réserve, qui sont allés à l'université et qui m'ont dit que la First Nations House était le seul endroit où ils se sentaient à l'aise, car ils pouvaient parler à des gens qui les comprenaient. La transition est difficile, même pour les jeunes qui vont à l'école secondaire. Je n'ai pas les chiffres, mais le taux de décrochage des jeunes Autochtones dès l'école secondaire est extrêmement élevé.

Nous avons l'impression d'avoir réussi quelque chose, car même si nous ne pouvions pas les garder sur les bancs d'école, même s'ils n'allaient pas plus loin pour obtenir un emploi en cinéma ou s'ils n'allaient pas étudier le cinéma ou la télévision à

chance to work with us and see themselves on TV. We went back for the first screening of *RepREZentin' in Kettle Point* and there was a packed house. It was a great event. The kids got dressed up and had limos to bring them to the screening. We had everyone there and it was truly magical to see them beaming and seeing the work that they did together.

One of the councillors actually stood up and said, "I wish we could get this many people out to a community meeting." That is the power of the media and the dramatic format. A lot of people probably came out to see Jen and the other actors, but we need to use that as much as we can. That is where we excel; in bringing this to the people, using it and making it work for the kids.

We went up to Fort Chip for our second one. We met Chief George Poitras, the former chief of Mikisew Cree First Nation, in Halifax at the AFN AGM conference. He took a great interest. We were showing *RepREZentin' in Kettle Point* at a trade show there; he saw it and asked how soon we could get up to Fort Chip. Our answer was "as soon as you want us." They raised all of the money privately to bring us up there, and it was an incredible experience. We are talking about a remote fly-in community undertaking a half-hour drama. This is unheard of. Thankfully, this time we had the support of APTN. We had lacked network support in the first endeavour, but we proved ourselves.

Ms. Podemski: Fort Chip was a big relief for us, because we thought this project was really good and that we were on to something, training youth, creating new writers and directors and helping people participate in the industry by producing this project. We thought it was great. We worked hard, sent proposals, had meetings and spent seven months negotiating to bring this to a community. Nothing happened after Kettle Point. When we met the chief, the fact that he actually wanted to bring us to his community was incredibly inspiring to us. I found him very progressive because he wanted to take risks and make an unconventional choice in providing youth with programs.

A friend of ours pitched the idea to CBC that she would follow us there and do a documentary for *CBC News: Sunday*, hosted by Evan Solomon. We would finally be able to let Canada see what it is like behind the scenes. The kids who usually take the most interest in projects like this are considered the most troubled kids. What they really are is the most unloved. They may be the ones who need the most hugs. We had a very difficult experience in Fort Chip right off the top, when one of our youth participants dropped out. We recognized that he was very troubled and we had to let him go. However, the process was still beautiful because we

l'université, ils avaient eu la chance de se sentir valorisés. Ils ont eu la chance de travailler avec nous et de se voir à la télévision. Nous y sommes retournées pour la première représentation de *RepREZentin' in Kettle Point*, c'était bondé de monde. C'était un grand événement. Les jeunes s'étaient habillés chic et sont arrivés à la représentation en limousine. Tout le monde y était, et c'était vraiment magique de constater combien ils rayonnaient à voir le travail qu'ils avaient accompli ensemble.

L'un des conseillers s'est levé et a dit: «J'aimerais bien qu'on réussisse à attirer autant de monde à une rencontre communautaire.» C'est la force de ce média et de l'art dramatique. Beaucoup de gens sont probablement venus pour voir Jen et les autres acteurs, mais nous devons utiliser ce moyen autant que nous le pouvons. C'est là où nous excellons: pour apporter quelque chose aux gens, utiliser l'occasion et la rendre utile pour les jeunes.

Nous nous sommes rendues à Fort Chip pour notre deuxième production. Nous avons rencontré le chef George Poitras, ancien chef de la Première nation crie de Mikisew à Halifax, lors de l'assemblée générale annuelle de l'APN. Il s'est montré vivement intéressé. Nous avons projeté *RepREZentin' in Kettle Point* à un salon qui se tenait là-bas, il l'a vu et nous a demandé dans combien de temps nous pourrions nous rendre à Fort Chip. Nous y avons répondu: «Dès que vous le voulez.» Il a ramassé tout l'argent nécessaire auprès de sociétés privées pour nous emmener là-bas, et ce fut une expérience inoubliable. Des membres d'une collectivité éloignée accessible par avion seulement ont réalisé une émission d'une demi-heure. C'était du jamais vu. Heureusement, nous avons pu bénéficier de l'appui de l'APTN cette fois-ci. Cela n'avait pas été le cas lors de notre première entreprise, mais nous avons fait nos preuves.

Mme Podemski: Le projet de Fort Chip a été un vrai soulagement pour nous, parce que nous estimions que c'était un projet extrêmement positif et fructueux pour former des jeunes, créer de nouveaux écrivains et de nouveaux réalisateurs et aider des gens à participer à l'industrie. Nous trouvons le projet fantastique. Nous avons travaillé fort, fait des propositions, tenu des réunions et passé sept mois à négocier pour réaliser ce projet dans une collectivité. Rien ne s'était passé après Kettle Point. Lorsque nous avons rencontré le chef, le fait qu'il veuille que nous allions dans sa collectivité nous a incroyablement inspirées. Nous l'avons trouvé très progressiste, parce qu'il était prêt à prendre des risques et à faire des choix non traditionnels pour offrir des programmes aux jeunes.

L'une de nos amies a proposé à la CBC de nous suivre là-bas et de faire un documentaire pour l'émission *CBC News: Sunday*, animée par Evan Solomon. Nous pourrions enfin montrer au Canada ce qui se passe en arrière-scène. Les jeunes qui s'intéressent le plus à ce genre de projet sont généralement ceux qui sont considérés comme les plus en difficulté. Ce sont les plus mal aimés. Ce sont sans doute ceux qui ont le plus besoin qu'on les prenne dans ses bras. D'entrée de jeu, nous avons vécu une expérience très difficile à Fort Chip lorsque l'un de nos jeunes participants nous a laissé tomber. Nous avons admis qu'il était en

brought young kids together with older kids, and the whole time we asked everyone to be clean, to not partake in any drugs or alcohol and to be very present.

In the end, we had a fully functional film set. When we wrapped, we would go back to the production office and all the kids would be there. They would stay until the last minute — it was always the kids and us — because they wanted to hear the music and to enjoy intelligent conversations. Some of these kids were just out of jail; or awaiting sentence; or waiting for the RCMP to pick them up and take them to Edmonton. These are intelligent, beautiful and talented kids who are not being given a chance, which is all they need. If you could see the talent, the hope and the inspiration, it would be evident that they only need a creative outlet, with people to look up to and who would talk to them on an intelligent level, not push them aside.

In many ways, that is the hard part of leaving — we cannot guarantee that that will continue. On a side note, we will talk later about how to make these projects sustainable.

However difficult it was at the time, we came out with a beautiful product. The documentary aired nationally and was watched by many people. It has been successful in that many now understand what it means to take an active role in the community and to make brave choices in the film industry. The two go hand in hand. We find that film is incredibly inspiring because it is such a powerful medium. Television is a popular focus for many people and we are inundated with media everywhere; and it excites youth — the MTV generation. One young actor may be watching a friend set up the lights while another holds the boom microphone. All of this makes them realize that they are a team.

We have a video clip of our three projects: *Kettle Point*; *Fort Chip*; and *Regina*, which we just finished and which was our first urban initiative with *RepREZentin*'.

(Video presentation)

[Translation]

Senator Gill: Your efforts in respect of young Canadian Aboriginals are commendable. You have had contacts with people from the Temiscamingue and from Kahnawake. As you know, French is the second language of a number of young Aboriginals in Quebec who speak no English at all. These youths are grappling with the same alcohol and drug problems as other aboriginals. They are talented, but have few opportunities to vent their frustrations. They have very limited access to national organizations such as the John Kimble project. You are not likely to see young francophones receive national awards because their efforts are not recognized. In Quebec, more than half of the

grande difficulté et que nous devions le laisser partir. Ce projet a tout de même été merveilleux parce que nous avons rassemblé des enfants et des adolescents, et pendant tout ce temps nous avons demandé à tout le monde de demeurer sobre, de ne consommer ni drogue ni alcool et d'être très présent.

En bout de ligne, nous avons une trame complètement fonctionnelle. Lorsque nous rangions le tout pour retourner à notre bureau de production, tous les jeunes étaient là. Ils restaient avec nous jusqu'à la dernière minute — ils étaient toujours avec nous — parce qu'ils voulaient écouter de la musique et avoir des conversations intelligentes. Certains de ces jeunes sortaient à peine de prison, étaient en attente d'un jugement ou attendaient que la GRC les embarque et les amène à Edmonton. Ce sont des jeunes intelligents, beaux et talentueux à qui on ne donne pas de chance, mais c'est tout dont ils ont besoin. Si vous pouviez voir le talent, l'espoir et l'inspiration qui les habitent, vous verriez qu'il est évident qu'ils ont seulement besoin de débouchés créatifs, de modèles et de gens à qui parler de façon intelligente, de gens qui ne les rejettent pas.

De bien des façons, nous ne pouvons garantir que cela va continuer, c'est ce qui est difficile quand nous partons. Nous allons toutefois parler un peu plus tard de la façon de rendre ce projet durable.

Malgré toutes les difficultés, nous en sommes arrivés à un produit magnifique. Le documentaire a été diffusé dans tout le pays et vu par beaucoup de gens. Grâce à lui, beaucoup comprennent maintenant mieux ce que signifie le fait de jouer un rôle actif dans la collectivité et de faire des choix courageux dans l'industrie cinématographique. Les deux vont de pair. Nous croyons que le cinéma est extrêmement inspirant, parce que c'est un média très puissant. Beaucoup de gens passent beaucoup de temps devant la télévision, et nous sommes inondés des médias partout. Ils stimulent la jeunesse, la génération MTV. Un jeune acteur peut voir un ami régler les éclairages pendant qu'un autre tient la perche. Cela les aide à prendre conscience qu'ils forment une équipe.

Nous avons préparé un vidéoclip de nos trois projets: *Kettle Point*, *Fort Chip* et *Regina*, projet que nous venons tout juste de terminer et qui est la première initiative de *RepREZentin*' en milieu urbain.

(Présentation vidéo)

[Français]

Le sénateur Gill: Vos initiatives sont fantastiques envers les jeunes Autochtones canadiens. Vous avez eu des contacts avec des gens du Témiscamingue et de Kahnawake. Comme vous le savez, il y a des jeunes Autochtones au Québec dont la langue seconde est le français. Ils ne parlent pas anglais du tout. Ils ont les mêmes problèmes d'alcool, de drogues, et cetera, que les autres autochtones. Ils ont du talent et leurs frustrations sont difficilement exprimées. Ils ont très peu accès aux organisations nationales comme le projet de John Kimble. Vous ne voyez pas de jeunes francophones recevoir des récompenses sur le plan national parce qu'ils ne sont pas connus. Au Québec, plus de la moitié de la

Aboriginal population, surrounded by francophones, does not speak English and does not, therefore, have access to the networks, to printed material or to television programming. Have you had any contact with these youths, or should I say, do you want to have any contact with them?

[English]

Ms. Podemski: Yes. We have had contact with many people from those regions who can communicate in English. That is a difficult issue because of the language barrier. We want to encourage producers like ourselves in Quebec to do the same thing. We want to encourage this kind of thing across the country, in the communities where the kids do not speak English or French. There are a few kids in that position.

The access to the foundation and resources is there. We want to encourage the idea that there is a possibility of accessing any information that you want and that you can be recognized. With the technology that is available, we want to show the youth that all they need is a tiny amount of money, a voice and, maybe, a camera in order to use media to empower themselves on the national level. We want to show people how to do that. We want to access those communities. However, we would love to work with people from those communities who can make it happen there. We would love the opportunity to bring it ourselves, but it is difficult to make this happen anywhere, because the communities have to be convinced that it is important.

We all know that the youth want to be empowered and they want things like this to happen. It is all about the funding. It does not have to be us; it could be a French producer. There are French native producers who are making programming for APTN or CBC. It is really about encouraging the communities, the band councils and the community leaders to bring this media empowerment to the youth.

Sometimes I wish that we were francophone and that we could do it ourselves, because we can get innovative with the funding.

[Translation]

Senator Gill: It is important to understand the situation and to help youth gain access to financial resources. Generally speaking, when departments and government have in the past provided funding to organizations such as yours, they have asked young people to get involved. One problem that exists in the language barrier. It is extremely difficult for young people to get access to funding.

[English]

Ms. Podemski: Our organization does not receive funding. Just to be clear, because I think sometimes we want to be. We will do everything we can to teach other producers, people or leaders the empowerment program, and hopefully, they can take it to all the communities.

population indienne — entourée d'une population francophone — ne parle pas anglais et n'a donc pas accès aux réseaux, à l'information écrite ou télévisée. Avez-vous eu, avez-vous et voulez-vous avoir accès à ces jeunes?

[Traduction]

Mme Podemski: Oui. Nous sommes entrées en contact avec de nombreuses personnes pouvant communiquer en anglais dans ces régions. La barrière linguistique pose une difficulté. Nous voulons inciter des producteurs semblables à nous au Québec à faire la même chose. Nous voulons favoriser ce genre d'entreprise dans tout le pays, dans les collectivités où les jeunes ne parlent ni anglais ni français. Il y a quelques jeunes dans cette situation.

L'accès à la base et aux ressources est là. Nous voulons véhiculer le message qu'il est possible d'accéder à n'importe quelle information voulue et d'être reconnu. Grâce à la technologie existante, nous voulons montrer aux jeunes que tout ce dont ils ont besoin, c'est d'un peu d'argent, d'une voix et peut-être d'une caméra pour utiliser ce moyen de s'autonomiser à l'échelle nationale. Nous voulons leur montrer comment faire. Nous voulons toucher ces collectivités. Cependant, nous serions très heureuses de travailler avec des membres de ces collectivités qui pourraient réaliser ce type de projet là-bas. Nous serions ravies de le faire nous-mêmes, mais il est difficile de concrétiser ce projet partout, parce que les collectivités doivent être convaincues de son importance.

Nous savons tous que les jeunes veulent acquérir une plus grande autonomie et voir de tels projets réalisés, mais tout dépend du financement. Il n'en tient pas qu'à nous, un producteur francophone pourrait également le faire. Il existe des producteurs autochtones francophones qui conçoivent des émissions pour APTN ou la SRC. Il suffit vraiment d'inciter les collectivités, les conseils de bande et les leaders à offrir aux jeunes cette forme d'autonomisation.

J'aimerais bien que nous parlions français et que nous puissions le faire nous-mêmes, parce que nous savons faire preuve d'innovation si nous avons les fonds nécessaires.

[Français]

Le sénateur Gill: Il est important d'être conscient de la situation et que vous soyez capable d'aider les jeunes à avoir accès aux ressources financières. Lorsque les ministères et les gouvernements ont déjà financé des organisations comme la vôtre, règle générale, ils demandent aux jeunes de vous rejoindre. Il existe un problème de barrière de langue. Il est très difficile pour les jeunes d'avoir accès aux fonds.

[Traduction]

Mme Podemski: Notre organisme ne reçoit pas de fonds. Pour être bien claire, parce que nous y tenons parfois, nous allons faire tout en notre pouvoir pour expliquer ce programme d'autonomisation à d'autres producteurs, personnes ou leaders en espérant qu'ils puissent le mettre en oeuvre dans toutes les collectivités.

[Translation]

Senator Gill: All I am asking is that you stand in solidarity with young francophone Aboriginals.

[English]

Ms. Podemski: Absolutely.

Ms. Milliken: I agree.

Senator Sibbeston: You are inspiring. I will just come at you in a kind of provocative and challenging way, since you are in that mode anyway, and had to be in order to succeed.

I would say you are a novelty. I wonder if you are so unique that the system is supporting you — the industry and government. You speak of the assistance you have had from government. However, sometimes people or projects rise to the top and receive ongoing support from society as a novelty or a showcase. Perhaps you are that for the Aboriginal people in Toronto and in the industry. Otherwise, the system is closed and the fate or plight of Aboriginal people is that they try to make a living, moving to the urban centres, but do not do well. There is a big gulf between the Aboriginal society and the larger Canadian society. You are unique, a bit of a novelty, and what you have accomplished is not possible for other Aboriginal people.

Ms. Milliken: I appreciate your being provocative. That is important to point out. Other people would probably say the same thing. We have not been supported. It has been the most challenging three-and-a-half years for both of us. I walked away from a very good job to do this. I landed myself in the middle of something extremely risky. For every penny we received, we were out there meeting with people a hundred times, presenting a very professional package and proving that this was going to have an impact.

People were taking a chance on us in the beginning. Once we got to a certain level, those people said “You are on your own; we are cutting you loose now.” As a result, we have not become dependent on anyone. We have clients. We are a for-profit company. We have not made money in our first three years. We have been supported morally more than financially. We have taken on a lot of other jobs. These are our dream projects that you have seen. We do all of our other “waitressing” jobs, such as the 15-minute videos, in order to support the important work that we would like to undertake.

I believe that it is possible. Anything you want to do is possible. That is what we are always trying to tell the youth with whom we work. We say, “You can do this. Get yourself a camera. Get yourself a Macintosh computer.” I know that there are resources available to them in their own communities. There are youth who have been successful in obtaining funding to buy a Macintosh

[Français]

Le sénateur Gill: Tout ce que je vous demande, c'est d'être solidaire des jeunes Autochtones francophones.

[Traduction]

Mme Podemski: Absolument.

Mme Milliken: Je suis d'accord.

Le sénateur Sibbeston: Vous êtes une source d'inspiration. Je vais me montrer un peu provocateur et contestataire, puisque vous êtes dans cet état d'esprit de toute façon et que vous avez dû l'être pour réussir.

Je dirais que ce que vous faites est novateur. Je me demande si c'est parce que vous êtes si uniques que le système vous aide, soit l'industrie et le gouvernement. Vous avez parlé de l'appui que vous avez reçu du gouvernement. Cependant, il arrive que des personnes ou des projets atteignent une telle valeur qu'ils reçoivent un appui constant de la société pour leur côté novateur ou pour leur émission. Peut-être est-ce votre cas en tant qu'Autochtones de Toronto et de l'industrie. Autrement, le système est fermé et le sort des Autochtones consiste à lutter pour gagner leur vie, à émigrer vers les centres urbains, mais ils ne réussissent pas bien. Il existe un fossé énorme entre la société autochtone et la société canadienne en général. Vous êtes uniques, novatrices, mais ce que vous avez accompli n'est pas possible pour d'autres Autochtones.

Mme Milliken: Vous faites bien de vous montrer provocateur. C'est important de le mentionner. D'autres diraient probablement la même chose que vous. Nous n'avons pas été appuyées. Les trois dernières années et demie ont été des plus difficiles pour nous deux. J'ai quitté un très bon emploi pour ce faire. Je me suis retrouvée au beau milieu d'une affaire extrêmement risquée. Pour chaque sou reçu, nous devons rencontrer des gens cent fois, présenter un dossier très professionnel et prouver que notre projet aurait un impact.

Les gens ont pris des risques en misant sur nous au début. Lorsque nous avons atteint un certain point, ils nous ont dit de voler de nos propres ailes, ils nous ont laissées libres. Par conséquent, nous ne sommes devenues dépendantes de personne. Nous avons nos clients. Nous formons une société à but lucratif. Nous n'avons pas fait d'argent dans les trois premières années. On nous a appuyées plus moralement que financièrement. Nous avons pris beaucoup d'autres contrats. Ce sont les projets de nos rêves que vous venez de voir. Nous avons fait toutes ces autres tâches «de service», dont des vidéos de quinze minutes, pour pouvoir réaliser l'important projet que nous voulions entreprendre.

Je pense que c'est possible. Tout est possible quand on le veut. C'est ce nous essayons toujours de dire aux jeunes avec qui nous travaillons. Nous leur disons: «Vous pouvez le faire. Procurez-vous une caméra. Procurez-vous un ordinateur Macintosh.» Je sais qu'ils ont accès à des ressources dans leurs propres collectivités. Il y a des jeunes qui ont réussi à obtenir du

G4 computer, a camera and a Final Cut Pro system. That enables them to make a film.

One of the young men who currently works with us as an intern is 18 years old. He is from Kahnawake. He has already made four of his own films. I believe that it is possible for anyone to do whatever he or she wishes. It is more difficult for kids coming from the reserve who have never been involved in the industry because they do not understand. You do not understand what you are walking into. It is intimidating and scary. It is scary to walk into any job, coming from that place. It is easier if there are the right support systems in place.

We can be a support, but we do not say, "Come to us and we will get you into this," or "We are going to do this for you." We are not in the business of doing things for people. We are in the business of running a production company and finding the business to support it.

As a result, we can then take an additional step, as Aboriginal people, and say, "We do have a certain level of responsibility to take this message to the community and try to get them involved in the industry and the business." We want to get them involved in things other than film, such as business success, achievement, taking pride in yourself, educating yourself and taking responsibility for your own life. How can we do that?

We must draw the line between social advocacy and running our business, because running our business is our first priority. *RepREZentin'* was our way of saying that we can bring both worlds together. In many ways, we have not been supported.

Sadly enough, I have heard remarks such as, "You cannot do this," or "You cannot make this happen." I have heard that more often from our own people than from anyone else. The lack of support within our own communities is what will limit our youth. That has to change.

Senator Sibbeston: In the business that you are in, television and production, how far away are Native people from producing something like *My Big Fat Greek Wedding*?

Ms. Podemski: It is so possible.

Senator Sibbeston: It has been very successful. It has been an insight into Greek society and culture. I always thought that the Aboriginal people had the same kind of stories and experiences that would be delightful and interesting for Canadian society to see. Someone needs to produce that. Is that possible? Are you close? Do you foresee something like that being produced? Would it be successful?

Ms. Podemski: Absolutely. It is so possible. Endeavours like that need to be supported by the industry. In Canada, it is very difficult to make a film without support from the government, from Telefilm. It is changing the way society sees Native people and Native stories. It is very limited.

financement pour acheter un ordinateur G4 de Macintosh, une caméra et un système Final Cut Pro. C'est ce qu'il leur faut pour faire un film.

Un jeune homme travaille actuellement avec nous comme stagiaire. Il a 18 ans et vient de Kahnawake. Il a déjà réalisé quatre de ses propres films. Je pense qu'il est possible pour tout le monde de faire ce qu'il veut. C'est plus difficile pour les jeunes des réserves qui n'ont jamais participé à l'industrie, parce qu'ils ne comprennent pas. Ils ne comprennent ce dans quoi ils s'embarquent. C'est intimidant et effrayant. Il est effrayant de commencer n'importe quel emploi lorsqu'on vient de là. C'est plus facile lorsque de bons mécanismes d'aide existent.

Nous pouvons les aider, mais nous ne leur disons pas: «Venez à nous et nous allons vous faire participer à ceci ou nous allons faire cela pour vous.» Nous ne sommes pas là pour faire les choses à leur place. Nous exploitons une société de production et trouvons des entreprises pour nous aider.

Par conséquent, nous pouvons faire un pas de plus en tant qu'Autochtones et affirmer que nous avons un certain degré de responsabilité à assumer pour transmettre ce message aux collectivités et pour les inciter à prendre part à l'industrie et aux affaires. Nous voulons leur apporter autre chose que du cinéma, dont la réussite commerciale, la réalisation de soi, l'estime de soi, l'éducation personnelle et la prise en main de sa propre vie. Comment pouvons-nous le faire?

Nous devons distinguer la défense d'intérêts sociaux de l'exploitation de notre entreprise, parce que notre priorité numéro un consiste à poursuivre notre entreprise. *RepREZentin'* a été notre façon de dire qu'il est possible d'unir les deux mondes. De bien des façons, on ne nous a pas appuyées.

Ce qui est plutôt triste, c'est que j'ai souvent entendu des remarques telles que «Vous ne pouvez pas réussir» ou «Vous ne pouvez pas réaliser ce projet». Le plus souvent, ces remarques sortaient de la bouche des membres de notre propre peuple plutôt que des autres. Le manque d'appui de nos propres collectivités va restreindre nos jeunes. Cela doit changer.

Le sénateur Sibbeston: Dans le secteur où vous évoluez, la télévision et la production, les Autochtones sont-ils près de produire quelque chose comme *Le mariage de l'année*?

Mme Podemski: C'est tellement possible.

Le sénateur Sibbeston: Ce film a connu beaucoup de succès. Il nous a donné un aperçu de la société et de la culture grecques. J'ai toujours cru que les Autochtones avaient le même genre d'histoires et d'expériences savoureuses et intéressantes à montrer à la société canadienne. Quelqu'un doit produire quelque chose. Est-ce possible? Êtes-vous près de le faire? Prévoyez-vous une production de ce genre dans l'avenir? Un tel produit pourrait-il connaître du succès?

Mme Podemski: Bien sûr que c'est possible. Les initiatives de ce genre doivent toutefois être financées par l'industrie. Au Canada, il est très difficile de réaliser un film sans l'aide du gouvernement, de Téléfilm. Il faut changer la perception qu'a la société des Autochtones, de la vie autochtone. Toutefois, les ressources disponibles sont très limitées.

You could go to any network on any day and say, "I have this show that I would like to make into a series." We had *REZ* and we already touched on that. It is difficult, but possible. You have to be willing to spend 10 years of your life making it happen.

In a lot of ways, many people see us as novelties. However, behind the scenes it is the roughest, toughest job and you want to quit every day because of the lack of support, the people who let you down and all of the empty promises. It is difficult to keep going. You would think that for people from an urban centre who are relatively connected in certain circles, it would be easy. It is not.

What we are trying to say with the show is, "Look at these 91 people from across the country; these are all youth who made it happen, from the *REZ*, from the East and West Coast, from the South, the North, wherever. They made it happen." Those are 91 examples of how it is possible.

It does not have to be done by the film industry. However, we have to start feeling very excited and empowered about being native and stop saying that there is no way it will happen. I have been there. I was ready to quit it all when I saw that there was nothing on TV for me. There is nothing out there that represents who I am. I give up. I do not want to do this any more.

However, it will take a very long time to change the way things are. It is all about saying, "You know what? If I am going to invest in anything, I want to invest in my future. I will spend 10 or 15 years going to school, getting an education and making it happen. I will start a youth group. I will start an advocacy group. I will start a youth movement."

Ultimately, we want to bring people together and say, "Let's mobilize and get together." We do not want to be the centre of it. We are trying to put people out there to spread the news, get together and mobilize. Create a youth movement. Let's get together and have our million-man march and change the way the world sees us. Let who we are empower us.

Our method is through film and television. However, there are other people's methods that may be through culture, medicine and grassroots organizations. It is all about getting everyone together and saying, "Yes, the resources are there. We are ready to give those resources."

It is incredible that people such as the scriptwriters for *My Big Fat Greek Wedding* do not know there are 3,000 script competitions out there, that you can get U.S. \$30,000 if they like your script, and suddenly you can make a movie. It is about bringing those resources to people. It is very frustrating, because the industry too does not recognize it enough.

Senator Léger: I do not know where to start. However, I like the way you started. "Art saved my life." We have seen that in many fields. If only we could understand the value of the arts in general.

On peut s'adresser à n'importe quel réseau, n'importe quand, et dire: «J'aimerais réaliser une série». Nous avons déjà parlé de l'émission *REZ*. C'est difficile, mais possible. Il faut toutefois être prêt à consacrer dix années de son existence à ce projet pour qu'il devienne réalité.

Il y a de nombreuses personnes qui, à bien des égards, nous considèrent comme une nouveauté. Toutefois, il est très, très difficile de travailler dans les coulisses. On a envi d'abandonner tous les jours en raison du manque de soutien, des gens qui vous laissent tomber, des promesses en l'air. Il est difficile de se motiver. On a tendance à croire que c'est plus facile pour ceux qui vivent en milieu urbain et qui ont des contacts dans certains milieux, sauf que ce n'est pas le cas.

Ce que nous essayons de dire avec cette émission, c'est ceci: «Regardez ces 91 personnes qui viennent de toutes les régions du Canada. Ce sont tous des jeunes qui ont tourné dans *The REZ*, des jeunes qui viennent de l'est, de l'ouest, du nord, du sud et qui ont su s'assumer.» Ces 91 jeunes servent de modèles.

Il n'est pas nécessaire de tourner un film. Toutefois, nous devons commencer à nous assumer en tant qu'Autochtones et cesser de dire qu'un tel projet n'est pas réalisable. Je suis passée par là. J'étais prête à tout laisser tomber quand j'ai constaté qu'il n'y avait rien à la télé pour moi. Je me suis dit qu'il n'y a aucune émission qui reflète mes valeurs. J'abandonne. Je ne veux plus faire cela.

Or, il faudra beaucoup de temps avant que les choses changent. Ce qu'il faut se dire, c'est: «Vous savez, si je dois investir dans quelque chose, je veux que ce soit dans mon avenir. Je vais étudier pendant dix ou quinze ans, obtenir un diplôme, faire quelque chose de ma vie. Je vais mettre sur pied un groupe de jeunes, un groupe d'aide, un mouvement de jeunesse.»

Ce que nous voulons faire, au bout du compte, c'est rassembler les gens et dire: «Mobilisons-nous, unissons nos efforts.» Nous ne voulons pas être le centre d'attention. Nous voulons essayer de rassembler et de mobiliser les gens. Créons un mouvement de jeunesse. Rassemblons-nous, organisons une marche et changeons la façon dont le monde nous perçoit. Assumons-nous.

Nos outils de travail sont les films et les émissions télévisées. Pour d'autres, ces outils sont la culture, la médecine, les organismes de base. Il faut réunir les gens, leur dire: «Les ressources sont là. Nous sommes prêts à les distribuer.»

Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que les scénaristes du film *Le mariage de l'année*, ne savent pas qu'il y a 3 000 concours qui sont lancés en vue de trouver le meilleur scénario, qu'un scénariste peut obtenir 30 000 \$ US si son texte est retenu, et que soudainement, il peut réaliser un film. Il faut que ces ressources deviennent accessibles. La situation est très frustrante, parce que l'industrie elle-même ne fait pas assez à cet égard.

Le sénateur Léger: Je ne sais par où commencer. J'ai bien aimé vous entendre dire, au début, que les arts vous ont sauvée. On a dit la même chose de bien d'autres domaines. Si seulement on pouvait comprendre l'importance que revêtent les arts en général.

However, we all know that the arts are not a product. You cannot sell it. You cannot touch it. You cannot move the price up and down. It is not saleable. That is why there is so little money coming in. Receiving grants from governments would only be the opening of the door.

You talked about a “resource minute” for your people. Do you think it would be possible to broadcast that on CBC and Radio Canada, nationally from coast to coast? I am saying that because I am from the Maritimes, and perhaps you imagine that everyone can get that if they want to look at it — although I know they will probably look at the American stations first.

Is it possible that you can give us a minute on just who you are? You are talking to us so we can understand. Sometimes, we do not want to understand, of course. We know that. However, just as you are here presenting something to a Senate committee, you would do it regularly to the nation. Minutes? I do not know. There are 365 days in a year.

Senator Léger: We, the non-Natives, need to know. I know that sometimes we do not want to know. It is starting to get us. Would the major stations listen? No way? Would they hop in?

Ms. Podemski: It is hard to say. It is hard to get in those doors to find out.

Ms. Milliken: Part of our dilemma has been that not only did we come into this industry as unseasoned producers, but we also came as young, female and native. We automatically had three strikes against us.

The first thing we heard was, “Why do you not co-produce with someone more experienced?” It was always a non-Native man telling us that. They proposed that we take all our ideas and hand them over to someone with more experience who is not Native and who is a man. We would share the rewards at the end.

We said, “No. We will do this completely on our own. We will struggle and fight for everything we put on TV, for its integrity, its voice and its purity.”

We still face that battle with the major networks. It does not matter that we have done hours of dramatic programming, and that we have done 39 episodes of informational programming.

Just getting a foot in the door is one of the hurdles. Getting on the air is another.

Senator Léger: Is there anything the government can do to help squeeze in a few minutes? Can we do anything to help? You are in the business.

I know what you are talking about when you mention stereotypes. It goes even further. They are afraid. It is the money. I understand it is a business. It is an industry. Is there anything the government is able to do? We cannot force them. We are a democracy. Is there anything we can do to help out? You mentioned that lists and grants helped you out. It is not to keep you marginalized; I would not say that, because you are going

Toutefois, nous savons tous que l’art n’est pas un produit. On ne peut pas le vendre, le toucher, en augmenter ou en réduire le prix. L’art n’est pas un produit vendable. Voilà pourquoi ce secteur dispose de si peu d’argent. Les subventions gouvernementales ne constituent qu’un premier pas.

Vous avez parlé des capsules d’info-ressources d’une minute. Serait-il possible, à votre avis, de diffuser celles-ci à l’échelle nationale, sur les réseaux anglais et français de la SRC? Si je dis cela, c’est parce que je viens des Maritimes, et vous pensez peut-être que tous les gens vont les voir — sauf que je sais qu’ils vont probablement regarder d’abord les chaînes américaines.

Est-il possible de nous dire, en une minute, qui vous êtes? Vous vous adressez à nous pour que nous puissions comprendre. Il arrive parfois que nous refusions de comprendre, et nous en sommes conscients. Toutefois, vous vous adresseriez régulièrement à la nation, comme vous le faites en ce moment devant ce comité sénatorial. Des minutes? Je ne sais pas. Il y a 365 jours dans une année.

Le sénateur Léger: Nous, les non-Autochtones, avons besoin de savoir, même si je sais que, parfois, nous ne voulons pas savoir. L’idée commence à faire son chemin. Est-ce que les grands réseaux écouteront? Non? Est-ce qu’ils accepteraient l’idée?

Mme Podemski: C’est difficile à dire. Il est difficile d’établir un premier contact.

Mme Milliken: Le problème tient en partie au fait que, lorsque nous sommes arrivées dans cette industrie, nous manquions non seulement d’expérience, mais nous étions également des jeunes femmes autochtones. Nous avons trois obstacles à franchir.

La première chose que nous avons entendue est la suivante: «Pourquoi ne réalisez-vous pas l’émission en coproduction avec quelqu’un qui a plus d’expérience?» C’était toujours un non-Autochtone qui nous disait cela. Ils ont proposé que l’on confie le projet à quelqu’un qui a plus d’expérience, c’est-à-dire un non-Autochtone. On partagerait les bénéfices à la fin.

Nous avons dit: «Non. Nous voulons réaliser ce projet nous-mêmes. Nous allons tout faire pour assurer l’intégrité, la pureté de l’émission que nous allons diffuser à la télévision.»

Nous sommes toujours confrontées au même problème quand nous faisons affaire avec les grands réseaux, et ce, même si nous avons réalisé des séries dramatiques, ou encore 39 épisodes d’une émission d’information.

Juste le fait d’établir un premier contact constitue un problème. Passer à l’antenne en est un autre.

Le sénateur Léger: Que peut faire le gouvernement pour vous aider à obtenir quelques minutes de temps d’antenne? Que pouvons-nous faire? Vous travaillez dans le milieu.

Je comprends très bien ce que vous dites quand vous parlez des stéréotypes. Mais c’est plus que cela. Ils ont peur. Il faut investir de l’argent. Je sais que c’est une entreprise, une industrie. Que peut faire le gouvernement? On ne peut pas leur forcer la main. Nous vivons dans un pays démocratique. Que pouvons-nous faire pour vous aider? Vous avez dit que les listes et les subventions vous avaient été utiles. On ne cherche pas à vous marginaliser,

home first. Maybe we are getting a little jealous. Is that what is going on? I do not know. I wish everyone would have the chance to learn what I am learning.

Ms. Podemski: There are many different options. You are talking about putting resource information into a mainstream network such as CBC, even CBC Radio. There are many ideas out there. You can have one minute a day with different native people from across the country giving one fact about natives that people did not know. It is a great idea. Who do you go to with that idea? It needs someone who wants to get to that point, and it is a full time job, developing that idea, taking it to CBC Radio and saying, "This is really important. I will find the money to put this one or two minutes per day on the radio. We will have a different native person from a different community giving out a fact every day of the year." People do not know the facts.

Senator Léger: That is what I would like to bring in throughout the country.

Ms. Podemski: We will write the proposal. Where do we send it?

Senator Léger: In French and in English, naturally.

I would like to say a word about Senator Gill's point. Even if it is not on television, on French television, Native people are doing something professional in theatre.

Ms. Podemski: Theatre is very strong.

Senator Léger: Maybe not on television. There are three or four stations, but I always like to think of broadcasting from coast to coast to coast.

Ms. Podemski: To add to that, even APTN, the broadcaster for one of our shows, has requested that we do not do anything in French because there are francophone producers that should be doing that and have the right to do that. We do not want to take that work away from them. It is not our place. We should be giving that to them.

Senator Léger: In time, I am sure we will run out of material. What is done in French will be presented in English, and vice versa. That is inevitable.

What can we do here to try to open it up a bit? I know it is an industry. I know it is the money. Make it accessible to us. That is what I have to say.

Senator Tkachuk: I should like to congratulate you on your entrepreneurial spirit and to advise you to keep at it. Ten years from now, when you are known all over the world, people will say how lucky you are and forget all the hard work that it takes to be tremendously successful.

I was struck in your presentation by how something ordinary can be made extraordinary. The fact that a bunch of young people are working, are involved, are talking to each other and have jobs — those are ordinary things. Your show showed me how ordinary

loin de là. On commence peut-être à éprouver un peu de jalousie. Est-ce là le problème? Je ne le sais pas. J'aimerais que tout le monde puisse bénéficier de ce que je suis en train d'apprendre.

Mme Podemski: Il y a de nombreuses options qui s'offrent à nous. Il est question ici de diffuser de l'information sur un grand réseau comme la SRC, ou même la chaîne radiophonique de la SRC. Ce ne sont pas les idées qui manquent. On peut diffuser, tous les jours, des messages d'une minute avec des Autochtones venant de différentes régions qui vont relater un fait propre aux Autochtones que le grand public ne connaît pas. C'est une excellente idée. À qui doit-on s'adresser? Il faut quelqu'un qui soit prêt à y consacrer tout son temps, à développer l'idée, à rencontrer les responsables de la chaîne radiophonique de la SRC et à leur dire: «C'est très important. Je vais trouver l'argent pour diffuser ces deux minutes tous les jours à la radio. Nous demanderons à des Autochtones de collectivités différentes de relater tous les jours un fait différent.» Nous devons renseigner le public.

Le sénateur Léger: C'est ce que j'aimerais qu'on fasse à l'échelle nationale.

Mme Podemski: Nous allons mettre cette proposition sur papier. À qui devons-nous l'envoyer?

Le sénateur Léger: En anglais et en français, naturellement.

J'aimerais revenir à ce qu'a dit le sénateur Gill. Même si l'émission n'est pas diffusée en français, les Autochtones font quelque chose de concret au théâtre.

Mme Podemski: Le théâtre est un outil puissant.

Le sénateur Léger: Peut-être pas à la télévision. Il y a trois ou quatre chaînes, mais j'aime l'idée qu'on puisse diffuser des émissions à l'échelle nationale.

Mme Podemski: J'ajouterais que même APTN, qui diffuse une de nos émissions, a demandé qu'on ne produise rien en français, car il y a des réalisateurs de langue française qui devraient pouvoir le faire et qui ont le droit de le faire. Nous ne voulons pas les priver de cette tâche. Ce n'est pas à nous de le faire. En fait, nous devrions plutôt leur confier le travail.

Le sénateur Léger: Je suis certaine qu'à un moment donné, les idées vont manquer. Ce qui se fait en français sera diffusé en anglais, et vice versa. C'est inévitable.

Que pouvons-nous faire pour vous aider? Je sais que c'est une industrie, que l'argent pose problème. Qu'on nous donne des fonds. Voilà ce que je dirais.

Le sénateur Tkachuk: Je tiens à vous féliciter pour votre esprit d'entreprise et je vous encourage à poursuivre vos efforts. Dans 10 ans, quand vous serez bien connues à l'échelle internationale, les gens vont dire que vous avez de la chance. Toutefois, ils vont oublier tout le travail qu'il faut accomplir pour obtenir du succès.

Je suis étonné de voir à quel point une chose si simple peut devenir si extraordinaire. Le fait qu'un groupe de jeunes travaillent, participent à un projet, communiquent entre eux — ce sont des choses simples. Votre émission m'a montré à quel

things can be extraordinary — being successful in your community, whether you are a filmmaker, which is Hollywood stuff, or a doctor, a lawyer, plumber or electrician.

You are obviously bright, but you are not exceptional in that. There are many bright people around. You obviously have talent, but that is not exceptional, either. You are more successful than others, perhaps, and you are also educated. You achieved an education and went on from there to build a life for yourself that I think will be very successful in the future. Why you and not others?

Ms. Milliken: There are so many answers to that question. We actually talk about that all the time, because there is no shortage of talent or people with drive and determination.

Much of it is environmental; where you come from, the kind of support you have. Even though my father is plagued with alcoholism, and as a result, has a poor work ethic, I was lucky that my mother worked three jobs to support us. She instilled a very strong work ethic in me. She made me work hard for my money.

I got my first job when I was 13. I made \$3.15 an hour scooping ice cream at Baskin Robins, and I was managing the place within a year. That was the kind of person I was. Much of that was because my family did not have any money and I would like that pair of jeans, and seeing how hard my mother worked and knowing that when I grew up, I would like to be able to provide for my children. I had many things driving me.

Many people are not so fortunate. Many people come from a place where, unfortunately, neither of their parents is supportive or working. Sometimes they are plagued with other difficulties or disorders. They cannot concentrate. It could be something as simple as not being able to concentrate in school, and people think they are dumb. In the last year, I have worked with more people with dyslexia than I ever met in my life before. I bet that many of the kids that I went to school with were misunderstood because they had dyslexia. It could be something as simple as that, or it could be that the child is not eating right before going to school, or eating too much sugar, or is hypoglycemic or depressed and no one recognizes it. It gets to the point where they cannot even attend school because they are so depressed. It could be malnutrition.

When we are talking about success and achievement, we are talking about things as simple as that. Are you eating right? We do not allow sugar on the set or allow kids to drink pop or eat chocolate bars or cookies.

Ms. Podemski: Most of us are diabetic, and we do not even know it.

Ms. Milliken: Yes, and hypoglycemia is linked to depression. How many people have actually drawn that conclusion and gone into these communities where so many kids are taking their own

point les choses simples peuvent être extraordinaires — le fait d'être connu dans votre collectivité, qu'on soit réalisateur, à Hollywood ou ailleurs, médecin, avocat, plombier ou électricien.

Vous êtes manifestement brillantes, mais vous n'êtes pas les seules à l'être. Il y a de nombreuses personnes qui sont très brillantes. Vous avez manifestement du talent, mais vous n'êtes pas les seules à en avoir. Vous avez plus de succès que d'autres, et vous êtes peut-être également plus scolarisées. Vous avez fait des études, et vous avez réussi à vous bâtir une vie où vous connaîtrez beaucoup de succès. Pourquoi vous et pas d'autres?

Mme Milliken: Il y a de nombreuses façons de répondre à cette question. Nous en parlons en fait tout le temps, parce qu'il ne manque pas de talent ou de personnes qui sont dynamiques et déterminées.

L'environnement y est pour beaucoup; le milieu d'où vous êtes issu, le genre d'aide dont vous bénéficiez. Même si mon père est alcoolique et qu'il a de très mauvaises habitudes de travail, j'ai la chance d'avoir une mère qui a réussi à subvenir aux besoins de sa famille en cumulant trois emplois. Elle m'a inculqué une solide éthique du travail. Elle m'a fait travailler très fort.

J'ai commencé à travailler à 13 ans. Je gagnais 3,15 \$ l'heure, et je préparais des cornets de crème glacée chez Baskin Robins. En moins d'un an, je suis devenue gérante de l'endroit. Voilà le genre de personne que j'étais. Ma famille n'avait pas d'argent, et si je voulais des jeans, je devais travailler pour pouvoir me les payer. Ma mère travaillait très fort et je savais que je voudrais être en mesure, plus tard, de subvenir aux besoins de mes enfants. Il y avait beaucoup de choses qui me motivaient.

Il y a beaucoup personnes qui n'ont pas autant de chance, qui viennent d'un milieu où, malheureusement, les parents ni ne travaillent, ni ne subviennent aux besoins de leurs enfants. Parfois, ils sont confrontés à d'autres difficultés ou problèmes. Ils n'arrivent pas à se concentrer. Il se peut qu'ils soient tout simplement incapables de se concentrer à l'école, et les gens pensent qu'ils sont idiots. J'ai travaillé, au cours de la dernière année, avec un très grand nombre de dyslexiques. Je ne pensais pas qu'il y en avait autant. Je parie que bon nombre des enfants que je fréquentais à l'école étaient incompris parce qu'ils étaient dyslexiques. Le problème est peut-être aussi simple que cela, ou il se peut aussi qu'ils ne mangent pas bien avant d'aller à l'école, qu'ils consomment trop de sucre, qu'ils souffrent d'hypoglycémie ou de dépression et que personne ne s'en rende compte. Il se peut qu'ils soient incapables d'aller à l'école parce qu'ils sont trop déprimés. Le problème en est peut-être un de malnutrition.

Quand on parle de succès, de réalisations, on parle de choses aussi simples que cela. Est-ce que vous vous nourrissez bien? Nous ne servons pas de sucreries aux jeunes sur le plateau. Nous ne leur permettons pas de consommer des boissons gazeuses, du chocolat ou des biscuits.

Mme Podemski: Nous sommes pour la plupart diabétiques, et nous ne le savons même pas.

Mme Milliken: Oui, et l'hypoglycémie est liée à la dépression. Combien de personnes ont fait cette constatation, ont pris la peine de se rendre dans les collectivités où un si grand nombre d'enfants se

lives and said, "Maybe we should look at how much sugar you are eating. What you are eating? What is happening up here?" It could be something as simple as that.

My mom always ensured we had something healthy to eat.

I could have gone the other way. Many things saved me and many people were an inspiration to me. It is about the people. Just seeing a positive image of your own people is important. I do not know how I rose above the problem, because I did not see any, or at least not many, when I was growing up.

Ms. Podemski: My ultimate drive has always been to prove to the world that I am not everything they say I am. It comes from growing up hearing, "Your mom's an alcoholic, you dirty Indian," and proving to the world that that is not true.

I am not lying when I say my support is the arts. Teachers saw something in me and put me on the stage, forced me to be in the choir and in dance class right from grade 1. It is about the teachers and the education system recognizing those things and nurturing them. I was very nurtured by some of my teachers. I was lucky because of that.

I come from not a very-well-off family, so I was working by the time I was 11 or 12. My grandfather had a store and I worked for him. I was volunteering at hospitals. I had a strong work ethic because I did not want to die or have my spirit die. It did die for a long time. It revived when I saw Michelle St. John win the Gemini for *Where the Spirit Lives*. She was the first brown or native person that I ever saw in that limelight, and I cried for so many nights, praying that I could be like her. Years later, when I was starring in a movie with her, it was like my dream came true. I prayed for it so hard, and I did everything that I could to get to that point. I did so many dance classes that I had no social life. I was always dancing or singing or acting. I was always the kid in the class who paid last because my dad could not afford it. We would barter or something so I could keep dancing. It was the drive to work hard and make money so I could dress nicely, so people did not think I was what some said I was. Perhaps it was a negative thing, but it gave me the drive.

To be completely honest, I am embarrassed to say that I do not have a university education. I graduated from Grade 13, and that was it. I started working professionally as an actor. I dropped out of university because I was working so much as an actor that I found it difficult to balance things. If I could do it all over again, I would get an education and probably become a politician or something like that.

Senator Tkachuk: You do not need an education to be a politician.

donnent la mort, ont dit: «Il y aurait peut-être lieu de voir combien de sucre vous consommez. Que mangez-vous? Qu'est-ce qui se passe?» Ce pourrait être quelque chose d'aussi simple que cela.

Ma mère a toujours fait en sorte qu'on se nourrisse bien.

J'aurais pu connaître un sort bien différent. Il y a de nombreuses choses qui m'ont sauvée, et de nombreuses personnes qui m'ont inspirée. L'influence des gens qui nous entourent est importante. Le simple fait de voir une image positive du peuple auquel on appartient est important. J'ai grandi dans un milieu où il n'y avait pas de problèmes, ou du moins, pas tellement.

Mme Podemski: Ce qui me motive depuis toujours, c'est de pouvoir montrer aux autres que l'idée qu'ils ont de moi est fausse. C'est ce qui arrive quand, en grandissant, on entend des commentaires du genre: «Ta mère est une alcoolique, sale Indienne.»

Je ne mens pas quand je dis que le monde des arts me sert de soutien. Les enseignants ont vu quelque chose en moi. Ils m'ont obligée à faire du théâtre, à faire partie de la chorale, à faire de la danse dès ma première année. Il est important d'avoir des enseignants, un système d'éducation, qui reconnaît ce genre de choses et qui vous encourage. Certains d'entre eux m'ont beaucoup encouragée. J'ai eu de la chance.

Je viens d'une famille pauvre. J'ai commencé à travailler à 11 ou 12 ans pour mon grand-père, qui tenait un magasin. J'ai aussi travaillé comme bénévole dans les hôpitaux. J'avais une bonne éthique du travail parce que je ne voulais pas mourir, ou je ne voulais pas que mon esprit meure. Il est resté mort pendant longtemps. Il a repris vie quand j'ai vu Michelle St. John remporter un prix Gémeaux pour *Where the Spirit Lives*. Elle était la première Autochtone à remporter un tel prix. J'ai pleuré pendant de très nombreuses nuits, car je voulais être comme elle. Des années plus tard, j'ai tourné un film avec elle. C'était un rêve qui devenait réalité. J'avais tellement prié pour cela. J'avais tout fait pour en arriver là. J'avais suivi tellement de cours de danse que je n'avais plus de vie sociale. Je suivais des cours de danse, de chant, de théâtre. En classe, j'étais toujours la dernière à payer parce que mon père n'avait pas d'argent. On finissait par troquer quelque chose pour que je puisse continuer de suivre des cours de danse. Je voulais travailler fort, gagner de l'argent pour m'acheter de beaux vêtements, détruire l'image que certaines personnes avaient de moi. Mon inspiration venait de choses négatives.

Franchement, je suis gênée de dire que je n'ai pas fait d'études universitaires. Je me suis rendue jusqu'à la 13^e année. Après, j'ai commencé à travailler comme actrice. Je ne suis pas allée à l'université parce que j'avais beaucoup de travail et que j'avais de la difficulté à faire la part des choses. Si c'était à refaire, je poursuivrais mes études et je me lancerais peut-être en politique ou quelque chose du genre.

Le sénateur Tkachuk: Il n'est pas nécessaire de faire des études pour se lancer en politique.

Ms. Podemski: We all get our drive from different places, but ultimately that was mine. I have to say that seeing that image of Michelle holding the Gemini changed my life and changed the way I saw my future. Before that, it was people like Madonna and Janet Jackson. It is the role models who save your life.

Senator Tkachuk: There is much credibility to the theory that the most successful people are those who had little self-esteem and who wanted to overcome what people thought of them. Many people in North America are talking about that now.

It seems strange that people would think you were Asian. I am always being taken for an Asian, and my daughter is always being asked for her treaty card. As an East European, I would say that is the "cousin thing," because Asians invaded most of Eastern Europe, and there is a theory that some Asians were the earliest settlers of North America. Perhaps we are all cousins.

Ms. Podemski: I know we are all related because we are all human.

Senator Tkachuk: I was interested in the story that you were trying to get at in your film clips. Many of our racial problems stem from the fact that we all have a romantic view of our own history. I would say that native Canadians are often seen as nomadic, when only the Plains Indians were nomadic. The Indian nations that were here when the white man arrived were farmers. They had an agricultural sector. They were fishermen on both coasts. They were nomadic on the Prairies. They were warlike and had a military structure. They must have had business people, because they traded with each other. They had entrepreneurs, obviously. The Cree are not native to the Prairies. They came from Ontario and Quebec. When they acquired guns, they went out and killed the Indians who lived on the Prairies, pushed them up against the Rocky Mountains.

I am trying to get at the many similarities rather than the differences. It was good to see the positive images that you were portraying on television. As is the case with all minority groups, television often looks at the deviant. That is what the news is all about. You will see the very successful Black artist on television, and you will see the crack addicts, but you do not see the great majority of middle-class Black people in the United States who go about their ordinary lives like everyone else. The image is wrong.

I congratulate you on that. Continue to tell your story.

Ms. Podemski: I want to add to the similarities. That is the pinpoint of *The Seventh Generation*, the archeologists, the scientists, the doctors and lawyers. We are not doing anything different. We have been doing these things for thousands of years. It is connecting it that way and saying, "We were scientists and doctors 600 years ago. We were medicine people. These are not new ideas or concepts. The application may be different, but they

Mme Podemski: Notre motivation vient de diverses sources, mais c'est ce qui, au bout du compte, m'a inspirée. Je dois dire que le fait de voir Michelle obtenir le prix Gémeaux a changé ma vie, a changé la façon dont je voyais l'avenir. Avant cela, c'était des gens comme Madonna et Janet Jackson qui m'inspiraient. Ce sont les modèles de comportement qui vous sauvent la vie.

Le sénateur Tkachuk: On est porté à croire que ceux qui réussissent le mieux dans la vie sont ceux qui, à l'origine, avaient une faible estime de soi et qui ont voulu surmonter ce que les autres pensaient d'eux. C'est ce qu'on entend souvent dire en Amérique du Nord.

Il est curieux que certains vous prennent pour des Asiatiques. On me prend toujours pour un Asiatique et ma fille se fait constamment demander sa carte d'Autochtone. Comme je viens de l'Europe de l'Est, je dirais que je suis votre «petit cousin» puisque les Asiatiques ont envahi la plupart des pays de l'Europe de l'Est et que certains affirment qu'ils ont même été les premiers à coloniser l'Amérique du Nord. Nous sommes peut-être tous cousins.

Mme Podemski: Selon moi, nous sommes tous parents puisque nous sommes des êtres humains.

Le sénateur Tkachuk: Ce que vous voulez raconter dans vos séquences filmées est, selon moi, très intéressant. Bon nombre de nos problèmes raciaux découlent du fait que nous avons tous une vision romantique de notre propre histoire. Je dirais que les Autochtones canadiens sont souvent considérés comme étant des nomades, alors que c'était le cas des Autochtones des plaines seulement. Les peuples autochtones qui vivaient ici lorsque l'homme blanc est arrivé étaient des fermiers. Ils étaient agriculteurs; ils étaient pêcheurs sur les deux côtes du pays; ils étaient nomades dans les Prairies; ils étaient guerriers et étaient organisés au plan militaire; ils étaient bien sûr aussi hommes d'affaires puisqu'ils faisaient du commerce entre eux; ils étaient évidemment entrepreneurs. Le peuple Cri n'est pas natif des Prairies; il vient de l'Ontario et du Québec. Lorsque les Cris se sont procuré des fusils, ils ont tué les Indiens qui vivaient dans les Prairies et les ont repoussés jusqu'aux montagnes Rocheuses.

J'essaie de faire ressortir les similarités plutôt que les différences. Il est bon de voir que vos émissions offrent des images positives. Comme c'est le cas pour la plupart des minorités visibles, la télévision présente souvent ce qui ne relève pas de la normale, comme en témoignent les nouvelles télévisées. On nous présente un artiste noir qui connaît le succès, des accros du crack, mais on ne parle pas de la grande majorité des Noirs américains qui mènent une vie ordinaire comme nous tous. L'image est donc faussée.

Je vous félicite et j'espère que vous continuerez à vous raconter de cette manière.

Mme Podemski: J'aimerais ajouter quelque chose à propos des similarités que l'on retrouve précisément dans *The Seventh Generation*, puisqu'on y présente des archéologues, des scientifiques, des médecins et des avocats. Nous ne faisons pas les choses différemment et il n'y a rien de nouveau sous le soleil; en effet, nous avons des scientifiques et des médecins depuis 600 ans; nous avons toujours eu des guérisseurs. Il ne s'agit pas

are not that far from your nature.” The people on the show are saying, “I am a psychiatrist, but they existed 600 years ago as well.” It is not that far-fetched.

Ms. Milliken: In *RepREZentin' in Regina*, which we are now calling *Moccasin Flats*, because that is what they call the native ghetto in north-central Regina, we do have positive images. However, we are actually showing what life is like for the youth. We asked them, “What do you want to talk about?” What emerged in our conversations with the youth in Regina was, “Well, people get stabbed here.”

There is gang violence. People get murdered. You have to lock everything up all the time and there are prostitutes on the street 24/7. In this film, we have a prostitute who is taking her child to work with her. We have youth being murdered over drugs. That is their truth. I do not know how many Canadians realize that there is a native ghetto in Regina.

Senator Tkachuk: They are also in Saskatoon and in Prince Albert. It is brutal.

Ms. Milliken: In our windswept plains, we have these brutal worlds with which not many people are familiar. I did not come from that place. I think that is another reason I emerged and was able to survive. I do not know how I would have fared in an environment like that. You would have to be an incredibly resilient individual. You have to be very strong and have a very strong family and support mechanism. Thankfully, there are a lot of support systems emerging and many people trying to deal with the situations in these urban centres.

It was very troubling to us, and we thought these were bigger problems than we could deal with. We were not going to be able to go there and take this 13-year-old girl off the street. I am not able to do that, and I do not think I can interest her in participating in *RepREZentin'* and coming to work with us for 10 days. We know there are people who are working on that.

The parents are not coming to meet us. We are not seeing enough parents getting involved in their kids' participation in this project. I am responsible for your child for 10 days; do you want to meet me? Of course you do. It does not happen enough. There are not enough parents or community members involved. Too few people in the native community are in control of the money. As a result, a lot of their families and friends get the jobs. It is incestuous in that way, if you will excuse the term.

I think that the way the youth funds in particular are administered is troubling, because the money is not getting to the youth or the initiatives they want it spent on. They need a larger voice in saying “This is what will work for us.”

Ms. Podemski: It has to be all about the youth. Their voices need to be heard loud and clear by community members and across the board.

Ms. Milliken: There are amazingly innovative youth out there, like the kids at *Redwire Magazine*. I had youth in my apartment this weekend who were all clean and sober, singing songs, telling

d'idées ni de concepts nouveaux, même si les méthodes peuvent être différentes, sans être si éloignées des vôtres. Dans l'émission, on présente des psychiatres, mais ils existaient déjà il y a 600 ans. Ce n'est pas tiré par les cheveux.

Mme Milliken: Dans *RepREZentin' in Regina*, que nous appelons maintenant *Moccasin Flats*, parce que c'est le nom du ghetto autochtone du centre-nord de Regina, nous offrons aussi des images positives. Toutefois, nous montrons ce qu'est réellement la vie des jeunes. On leur demande de quoi ils veulent parler. Ce qui ressort de nos conversations avec les jeunes de Regina et je cite: «Il y a ici des gens qui se font poignarder.»

Les gangs de rue et la violence sont bien réels, sans compter les assassinats. Il faut constamment tout fermer à clé et les prostituées font le trottoir 24 heures sur 24, 7 jours par semaine. Dans ce film, on peut voir une prostituée amener son enfant alors qu'elle va travailler. Des jeunes sont tués pour de la drogue, c'est leur réalité. Je ne sais pas combien de Canadiens savent qu'il existe un ghetto autochtone à Regina.

Le sénateur Tkachuk: Il y en a aussi à Saskatoon et à Prince Albert. C'est atroce.

Mme Milliken: Peu de gens sont au courant de la violence qui explose dans certains coins de nos plaines balayées par les vents. Je ne suis pas originaire de cet endroit et c'est sans doute pour cela que je m'en suis sortie et que j'ai pu survivre. Je ne sais pas ce que je serais devenue dans un tel environnement. Il faut savoir s'adapter, être très fort et avoir réseau familial solide et beaucoup de soutien. Heureusement, de nombreuses structures d'entraide sont mises en place et beaucoup de gens s'efforcent de régler les problèmes qui se posent dans les centres urbains.

C'était très troublant et nous avons eu l'impression d'être dépassées par les événements. Nous n'allions pas extraire la jeune fille de 13 ans de la rue. Je ne peux pas le faire ni non plus la convaincre à participer à *RepREZentin'* et à venir travailler avec nous pendant 10 jours. Il y a des gens qui font ce type de travail, nous le savons.

Les parents ne viennent pas nous rencontrer et trop peu s'intéressent à la participation de leurs enfants à ce projet dont pourtant je suis responsable pendant 10 jours. Veulent-ils me rencontrer? Bien sûr que oui, toutefois, peu le font. La participation des parents et des membres de la collectivité est insuffisante; par ailleurs, ceux qui, dans la collectivité autochtone s'occupent des finances, sont peu nombreux et réservent les emplois aux membres de leur famille et à leurs amis. Pardonnez-moi l'expression, mais c'est en quelque sorte incestueux.

À mon avis, la gestion des fonds destinés aux jeunes en particulier est douteuse, puisqu'ils ne sont consacrés ni aux jeunes ni aux initiatives qu'ils veulent mettre en place. Les jeunes doivent pouvoir se faire entendre et défendre leur point de vue.

Mme Podemski: Tout doit être axé sur les jeunes dont le message doit être reçu cinq sur cinq.

Mme Milliken: Certains jeunes ont des idées extrêmement novatrices, comme ceux du *Redwire Magazine*. En fin de semaine, j'en ai reçu plusieurs chez moi, des jeunes «clean» et sobres qui ont

me stories about the Haida Gwaii people and how their people fought, historically, like maniacs; now they are singing their songs together. This is the kind of cultural emergence that is happening. They are taking pride in their heritage; it is becoming cool to be native. There are thousands of young people across Canada creating great initiatives for themselves and their peers. Those are the youth we need to listen to and help with their projects.

Senator Hubley: Thank you, it has been interesting and a great joy to meet both of you. I wanted to go back to the arts for a moment, because both of you started off in your presentation by relating how important that was, and Senator Léger has carried on with that in some of her questions as well.

I think you mentioned you played the flute. It was not necessarily what we would think of as Aboriginal or native culture that you were pursuing. It was just culture, period. It could have been dance. It did not necessarily have to be Aboriginal dance. It could be music, not necessarily with an Aboriginal influence. Is that correct?

Ms. Milliken: That is an important point to bring up. I have very gifted friends in the arts, musicians and actors and writers. There are programs for artists, but if the work is not sufficiently Aboriginal in content, you are not going to get the money to make your CD. That is tragic. If there is an Aboriginal fund, why are they defining what is Aboriginal art? These are Aboriginal people creating something for us to appreciate, but we are suddenly placing parameters on their art and limiting their access to the money.

Senator Hubley: We impose our expectations of what they should be doing.

Ms. Podemski: What is the point? Is the point to put you on the platform as an Aboriginal musician with a drum, or is it to let you be an Aboriginal artist?

Senator Hubley: In the latter option, you would choose your own expression that would be unique no matter how it came about, which is how cultures evolve. You made it perfectly clear that, while it is wonderful to have Aboriginal stories, if they are not presented from an Aboriginal standpoint, then it is not the most complete story.

I wanted to touch on something else. We heard from a Ms. Jamie Gallant, from my community of Kensington, on Prince Edward Island. I point that out to illustrate that she comes from a small community. She and her family were Mikmaw, the only ones in the community. We were somewhat sheltered in that community, in that we did not understand the problems that Aboriginals have in other parts of the country. They are there, but on a smaller scale. She is now the youth and labour market intern for the Congress of Aboriginal People, and she made a presentation to us in which she talked about hope. Having listened to your presentation this morning, I can see that you have lots of hope. You have lots of great expectations for the work that you are doing.

chanté et raconté des histoires sur le peuple Haida Gwaii et ses luttes acharnées. Aujourd'hui, ils chantent ensemble et c'est le genre d'émergence culturelle qui apparaît. Les jeunes sont fiers de leur patrimoine; c'est maintenant «cool» d'être autochtone. Des milliers de jeunes Canadiens lancent de grandes initiatives pour eux-mêmes et leurs pairs et ce sont eux que nous devons écouter et aider afin qu'ils puissent réaliser leurs projets.

Le sénateur Hubley: Merci, votre témoignage est très intéressant et c'est une grande joie que de vous rencontrer. J'aimerais que nous parlions un peu plus des arts, parce que vous avez toutes deux commencé votre exposé en soulignant leur importance; en outre, le sénateur Léger a aussi posé des questions à ce sujet.

Vous avez dit, me semble-t-il, que vous jouez de la flûte. Ce n'est pas nécessairement le genre d'activité auquel nous pensons lorsque nous parlons de culture autochtone. C'est une activité culturelle, c'est tout. Ce pourrait être de la danse, sans obligatoirement être de la danse autochtone. Ce pourrait être de la musique, sans obligatoirement être de la musique autochtone. Qu'en pensez-vous?

Mme Milliken: C'est une question importante. J'ai des amis très talentueux dans le domaine des arts; ils sont musiciens, acteurs et écrivains. Des programmes ont été créés pour les artistes, mais si le contenu n'est pas suffisamment autochtone, l'artiste n'obtient pas de fonds pour produire un disque compact, par exemple. C'est tragique. Lorsqu'on décide de créer un fonds pour les Autochtones, pourquoi définir ce que doit être l'art autochtone? Ce sont des artistes autochtones qui créent des oeuvres pour que nous en profitons, mais nous définissons des paramètres pour leur art et limitons leur accès à ces fonds.

Le sénateur Hubley: Nous leur imposons nos propres attentes.

Mme Podemski: À quoi cela sert-il? Veut-on limiter les musiciens autochtones à jouer du tambour sur une scène ou veut-on leur permettre de s'épanouir en tant qu'artistes autochtones?

Le sénateur Hubley: Dans le dernier cas, ils peuvent choisir leur propre mode d'expression, unique en son genre et c'est d'ailleurs ainsi qu'évoluent les cultures. Vous avez très bien expliqué que même s'il est formidable d'entendre des histoires autochtones, elles ne sont pas complètes si elles ne sont pas présentées d'un point de vue autochtone.

Je voudrais aussi aborder un autre sujet. Nous avons entendu les propos de Mme Jamie Gallant, qui, comme moi, vient de Kensington, sur l'Île-du-Prince-Édouard. J'apporte cette précision pour que vous sachiez qu'elle vient d'une petite localité. Elle-même et sa famille sont des Micmacs, les seuls de la localité. Nous étions en quelque sorte à l'abri dans cette collectivité puisque nous ne vivions pas les mêmes problèmes que ceux des Autochtones dans d'autres parties du pays. Nous en avons, mais à plus petite échelle. Mme Gallant est maintenant interne responsable de la jeunesse et de la main-d'oeuvre pour le Congrès des peuples autochtones, et elle nous a présenté un exposé dans lequel elle parle d'espoir. Après vous avoir écouté ce matin, je peux voir que vous avez beaucoup d'espoir. Vous avez de grandes attentes quant au travail que vous faites.

Do you think your life would have been different had you not grown up in an urban society? Would you have still had the drive and the initiative to overcome those problems that so many of the youth experience? Obviously, you are successful. We would like to know why, so we can make certain intelligent recommendations on what we feel would be important to youth.

Ms. Podemski: We speak about this a lot. I would probably have had the same drive. I am pretty sure about it, only because I have seen mirror images of myself coming from a community 800 miles north of anything urban, people who reminded me of myself. Parents are non-existent — not that this mirrors my life, but the support system is not there for them. They are still so driven. They start the youth group. They do not drink or do drugs. They are focused. They start a dance class. They travel to conferences, raise money, watch the news and educate themselves. These are really driven kids.

I know that it is possible. I think that I might have made different choices. I have made a lot of bad choices in my life anyway. I was as ashamed of and as embarrassed by my family as it was possible to be. I think it probably would have been the same, although perhaps more difficult to access the dance and acting classes. If I think about it, I probably would have started one.

Senator Hubley: I am also a dance teacher, and my advice to all of my dancers is not to give up the dancing lessons.

Senator Christensen: As you know, this committee's study is looking at urban youth. That includes both those who have come from the reserves and those who are first, second and third generation urban dwellers, and who may be having problems like the ones you were talking about in Saskatchewan.

How do we give these kids a chance? How do we find ways of supporting them so that they will take responsibility for their own lives? Certainly, I do not think there are any illusions. There are people such as you who rise to the top because of your determination and focus. This can be found in all societies. You will make it; there is no question about that. However, you are the exception. It is that middle group that we want to try to find ways of helping — to give them the hope and the self-respect they need. There are those at the bottom who, for whatever reasons, will not succeed. That is the way of society.

Ms. Milliken, you mentioned that you have First Nations' youth in your group. Where do you find them, or do they find you?

Ms. Milliken: Often, they find us, but there is a great organization in Toronto funded by HRDC. They have a targeted wage subsidy program that enables us to hire as many as three or four trainees per year. They pay up to 75 per cent of the cost. The program works for us and for the people whom we are training. It is an excellent program. They also contribute to community programs such as *RepREZentin'*. Those types of funding programs are great.

Croyez-vous que votre vie aurait été différente si vous n'aviez pas grandi dans une société urbaine? Auriez-vous eu la motivation et l'esprit d'initiative nécessaires pour surmonter les problèmes auxquels font face de nombreux jeunes? De toute évidence, vous réussissez bien. Nous aimerions savoir pourquoi, afin de faire des recommandations intelligentes sur ce qui nous paraît important pour les jeunes.

Mme Podemski: Nous en parlons souvent. J'aurais probablement eu la même motivation; j'en suis sûre, parce que j'ai déjà rencontré des jeunes qui sont comme moi, alors qu'ils sont originaires d'une localité située à 800 miles au nord de tout centre urbain. Les parents de ces jeunes ne sont pas présents — ce qui n'était pas mon cas — et ils ne bénéficient d'aucun réseau d'entraide. Ils sont tout de même très motivés, forment des groupes de jeunes, ne boivent pas et ne consomment pas de drogue. Ils sont déterminés. Ils organisent des cours de danse, se rendent à des conférences, rassemblent des fonds, regardent les nouvelles et se forment eux-mêmes: ils sont vraiment motivés.

Je sais que c'est possible. J'aurais peut-être fait des choix différents et j'ai d'ailleurs fait bien des mauvais choix dans ma vie. J'ai eu honte de ma famille qui m'a aussi fait honte. Je crois que ma situation aurait probablement été la même, mais je n'aurais peut-être pas eu accès aux cours de danse et aux cours d'art dramatique aussi facilement. À la réflexion, j'aurais probablement organisé ces cours s'ils n'avaient pas existé.

Le sénateur Hubley: Je suis aussi un professeur de danse et je conseille à tous mes élèves de ne jamais laisser tomber leurs cours.

Le sénateur Christensen: Comme vous le savez, le comité étudie les questions reliées aux jeunes des centres urbains, c'est-à-dire à ceux qui viennent des réserves et à ceux qui sont des citoyens de première, deuxième et troisième générations et qui peuvent connaître des problèmes semblables à ceux que vous décrivez pour la Saskatchewan.

Comment donner une chance à ces jeunes? Comment pouvons-nous les appuyer pour qu'ils se prennent en main? Je ne crois pas que ce soit illusoire; en effet, des gens comme vous parviennent au sommet grâce à leur détermination et à leur volonté et on les retrouve dans toutes les sociétés. Vous allez réussir, personne n'en doute, mais vous êtes l'exception. Nous voulons essayer d'aider ceux qui sont entre les deux extrêmes pour qu'ils aient l'espoir et l'estime de soi dont ils ont besoin pour réussir. Il y a aussi ceux qui occupent les derniers rangs de la société et qui, pour diverses raisons, ne réussiront pas. C'est ainsi que fonctionne la société.

Madame Milliken, vous avez dit que votre groupe comptait des jeunes des Premières Nations. Où les trouvez-vous, ou peut-être que ce sont eux qui vous trouvent?

Mme Milliken: Souvent, ce sont eux qui nous trouvent, mais il existe un excellent organisme à Toronto, financé par DRHC, qui offre un programme de subvention des salaires nous permettant d'embaucher trois ou quatre stagiaires par année. Le programme couvre jusqu'à 75 p. 100 des coûts; il est avantageux pour nous, ainsi que pour les personnes que nous formons. C'est un excellent programme puisqu'il permet aussi de financer des projets communautaires tels que *RepREZentin'*. De tels programmes de financement sont formidables.

Mostly, the youth come to us, and we recruit through that organization. Many kids call us from the reservations and want to move to Toronto. People learn about us from our Web site, from the work that we do and from our travels. We also put out the word that we are looking for driven, innovative youth.

Senator Christensen: What support do you receive from national and regional Aboriginal organizations?

Ms. Milliken: None. It is difficult to find support within our own community. Ms. Podemski and I have found that to be a barrier. For any of the youth to survive and rise to the top, they need more support within our own community. We went to the American Indian Film Festival, where youth from three reserves had worked hard on 10 short films. Do you think any of the adults came out to see them? Well, we were there and a couple of the stars from *Atanarjuat* were there. There were hardly any adult filmmakers or other role models present to view the youth programs. We see that all the time: a lack of parental support, community support and a lack of belief in the kids.

We had a script meeting in Regina with four guys who have been in and out of jail. One of them was awaiting sentence and one of them had just got out of jail. These were the hardest-working kids for the entire time that we were in Regina. They were around for everything we needed, but they were also extremely troubled. We believed in them, and we spoke their language. That is what it takes — people who can say that they understand, or, if they do not, that they will try to understand. However, those kids need to make an effort to understand us. It is a give-and-take situation. It is important to reach them on a level that they can appreciate and understand.

The Acting Chairman: I have one or two quick questions for you. You talked about the lack of support from your communities. Do friendship centres play a useful role, in your experience, as places where young people can meet? Are they meeting the cultural needs of young people?

Ms. Podemski: Yes.

Ms. Milliken: The friendship centres are very important institutions.

Ms. Podemski: They need to be recognized more. People are working hard and there are so many volunteers keeping the youth groups going. There needs to be more grassroots funding for those initiatives.

The Acting Chairman: The second question concerns the extent of the impact of urban culture on your own identity. There are some ways in which it may reinforce aspects of your identity. In other ways, it may submerge it. Can you comment on that?

Habituellement, c'est par l'entremise de cet organisme que les jeunes entrent en contact avec nous et que nous les recrutons. De nombreux jeunes nous téléphonent des réserves et nous disent qu'ils veulent déménager à Toronto. Nous sommes connus grâce à notre site Web, à notre travail et aux voyages que nous effectuons. Nous faisons aussi savoir que nous recherchons des jeunes motivés et innovateurs.

Le sénateur Christensen: Quel genre d'appui recevez-vous des organismes autochtones nationaux et régionaux?

Mme Milliken: Aucun. Il est difficile d'obtenir de l'appui au sein de notre propre collectivité. Mme Podemski et moi avons constaté que ce manque d'appui nuisait à ce que nous tentions de faire. Pour survivre et connaître la réussite, les jeunes ont besoin d'un plus grand appui au sein de leur propre collectivité. Nous sommes allées au American Indian Film Festival, où des jeunes de trois réserves présentaient dix courts métrages auxquels ils avaient beaucoup travaillé. Croyez-vous que des adultes se sont déplacés pour voir leurs films? Nous y étions, ainsi que quelques vedettes de *Atanarjuat*, mais peu d'adultes, réalisateurs ou autres modèles de réussite sont venus visionner les courts métrages de ces jeunes. C'est ce que nous constatons sans cesse: le manque de soutien des parents et de la collectivité et le peu de confiance manifesté à l'égard des jeunes.

Nous avons une réunion à Regina pour étudier le scénario d'un film avec quatre garçons qui avaient déjà fait de la prison. L'un d'eux attendait son jugement et un autre venait de sortir de prison. Ce sont eux qui ont le plus travaillé pendant toute la période que nous avons passée à Regina. Ils étaient toujours là quand nous avions besoin d'eux, mais ils étaient aussi extrêmement troublés. Nous leur faisons confiance et nous parlions le même langage. C'est ce dont ils ont besoin, de gens qui les comprennent ou qui sont ouverts à eux et qui parlent le même langage. Toutefois, ces enfants doivent aussi faire un effort pour nous comprendre. C'est donnant, donnant. Il est important de communiquer avec eux dans un langage qu'ils peuvent comprendre.

Le président suppléant: J'aimerais vous poser une ou deux questions. Vous avez parlé du manque de soutien des collectivités. Selon vous, les centres d'amitié jouent-ils un rôle efficace en tant que lieux de rencontre pour les jeunes? Répondent-ils aux besoins culturels des jeunes?

Mme Podemski: Oui.

Mme Milliken: Les centres d'amitié sont des établissements très importants.

Mme Podemski: Le travail de ces centres doit être mieux reconnu. Les gens y travaillent fort, et les bénévoles qui assurent le bon fonctionnement des groupes de jeunes sont nombreux. Ces initiatives doivent être mieux financées au niveau local.

Le président suppléant: Ma deuxième question porte sur l'impact de la culture urbaine sur votre propre identité. Cette culture peut avoir renforcé certains aspects de votre identité. En d'autres termes, elle peut l'avoir submergée. Qu'en pensez-vous?

Ms. Milliken: I found that I did not know what it meant to be Indian. I did not have an elder to learn from and I did not have anyone to teach me the practices of my people. That was difficult. However, I had all of the other things. I had people who taught me how to be professional; taught me the importance of education; and showed me the resources and what was possible for me as a human being, rather than just as a native. I missed that for the most part. It takes a long time to find it. It is the flip side — all of one thing and not enough of the other.

The Acting Chairman: I had the privilege last night of sitting on an Aboriginal panel at the annual Aboriginal Head Start meeting for people from the communities. The woman from Manitoulin Island was an Aboriginal. Her comment about residential schools was interesting. She said that living well is the best revenge. Do not spend all your time dwelling on the problems that put you there. The best way of putting it all behind you is to do what you are doing.

Thank you.

Ms. Milliken: *RepREZentin' in Regina*, which is *Moccasin Flats* in the series, has been accepted by the Sundance Film Festival. We will take a group of these kids from inner-city Regina to that festival. It is a big honour for us.

The committee adjourned.

Mme Milliken: J'ai découvert que je ne savais pas ce que cela signifiait d'être Autochtone. Je n'ai pas eu d'ancien ou d'autre personne pour m'enseigner les coutumes de mon peuple. C'était difficile. Toutefois, j'avais tout le reste. Des gens m'ont enseigné comment être professionnelle, m'ont fait comprendre l'importance des études et m'ont fait prendre acte des ressources à ma disposition et de mon potentiel en tant qu'être humain, plutôt qu'en tant que simple Autochtone. Cela m'a échappé pendant une bonne partie de ma vie, et il faut beaucoup de temps pour comprendre de quoi il s'agit. C'est l'envers de la médaille - j'ai profité de tous les avantages offerts par une culture, mais je ne connaissais rien de l'autre.

Le président suppléant: Hier soir, j'ai eu le privilège de faire partie d'un groupe d'experts des questions autochtones à la réunion annuelle du programme *Bon départ* destiné aux membres des collectivités. Une Autochtone de l'île Manitoulin a fait des commentaires intéressants à propos des écoles résidentielles. Elle a dit que c'est en vivant pleinement sa vie qu'on obtient la meilleure revanche et qu'il ne fallait pas perdre son temps à remâcher les circonstances qui vous ont placés dans ces écoles. Selon elle, la meilleure façon d'oublier tout cela, c'est de faire ce que vous faites.

Je vous remercie.

Mme Milliken: Le projet *RepREZentin' in Regina*, qui est devenu la série *Moccasin Flats*, a été accepté au Sundance Film Festival. Nous emmènerons quelques jeunes des quartiers pauvres de Regina y assister. C'est un grand honneur pour nous.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

From Big Soul Productions:

Ms. Laura Milliken;
Ms. Jennifer Podemski.

TÉMOINS

De Big Soul Productions:

Mme Laura Milliken;
Mme Jennifer Podemski.